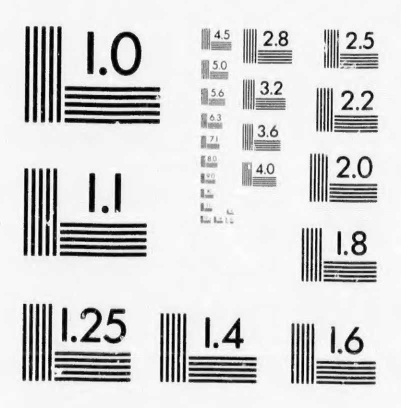
MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





LA

PRIÈRE DES NAUFRAGÉS

Drame en cinq actes

(AVEC MUSIQUE DANS LE TEXTE)

PAR

MM. D'Ennery et Ferdinand Dugué

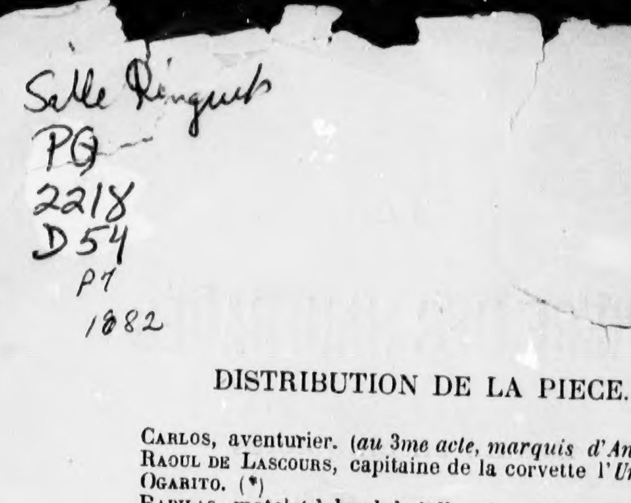
Arrangé spécialement pour les Cercles
de jeunes gens

PAR

J. G. W. McGOWN, Avocat

MONTREAL
...EAU & FILS, IMPRIMEURS
31 rue Cotté
1882





DISTRIBUTION DE LA PIECE.

CARLOS, aventurier. (*au 3me acte, marquis d'Antas.*)
RAOUL DE LASCOURS, capitaine de la corvette l'*Uranie*.
OGARITO. (*)
BABILAS, matelot à bord de l'*Uranie*.
GEORGES DE LAVAL.
HORACE DE BRIONNE.
LE COMTE, père de Raoul.
LUCIEN, fils de Raoul. (*six ans.*)
MÉDOC, maître charpentier.
PACÔME, JACQUES, JEAN, } matelots.
UN OFFICIER.
UN SECRÉTAIRE D'AMBASSADE.
UN INTENDANT.
UN DOMESTIQUE.
SEIGNEURS, MATELOTS, OFFICIERS DE POLICE.

La scène se passe vers 1705 dans les deux premiers actes, et quinze ans plus tard dans les trois derniers.

(*) Les rôles de *Raoul* et d'*Ogarito* devraient être remplis par le même acteur, à moins que l'on puisse en trouver deux d'une ressemblance frappante.

LA PRIÈRE DES NAUFRAGÉS.

ACTE 1er : LA RÉVOLTE.

A bord de la corvette l'Uranie. — Le pont d'un bâtiment du temps de Louis XIV.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAOUL, LE SECOND, MATELOTS.

RAOUL. — La voilure de nuit a-t-elle été bonne, monsieur ?

LE SECOND.—Faible, capitaine.

RAOUL.—Le vent paraît très maniable, ce matin !...

LE SECOND.— Oui, capitaine. Nous avons dehors les basses voiles et les huniers.

RAOUL.— Eh bien, monsieur, il faut augmenter de toile.

LE SECOND (*commandant*).—Range à hisser les bonnettes ! (*Après un silence.*) En haut tout le monde. (*Coup de sifflet du maître de quart.— Manœuvre.*)

RAOUL.—La route est belle, et avant la fin de la semaine on signalera les côtes du Mexique. (*Elevant la voix.*) Matelots de l'*Uranie*, demain, à pareille heure, si le temps ne change pas, nous gouvernerons sur Acapulco ; ainsi, mes braves, espoir et courage ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

RAOUL, ROBERT.

ROBERT.—Père, bonjour, mon père !
RAOUL.—As-tu bien reposé, mon enfant ?
ROBERT.—Non, j'ai passé une nuit affreuse !
RAOUL.—En effet, comme tu es pâle !
ROBERT.—J'ai rêvé que tous les matelots s'étaient révoltés, et que nous n'arriverions jamais au Mexique.
RAOUL.—Allons donc, nous touchons au terme de notre voyage.
ROBERT.—Et tout-à-l'heure, le père Médoc m'a regardé avec un rire féroce. J'en ai eu peur.
RAOUL.—Allons, décidément, tu rêves tout éveillé.

SCENE III.

LES MÊMES, BABILAS.

RAOUL (*montrant Babilas*).—Celui-ci, par exemple, n'a-t il pas l'air bien terrible ?
BABILAS.—Serviteur, capitaine... (*A Robert.*) Bien le bonjour, mon petit capitaine.
RAOUL.—Tu n'as pas peur de celui-là ?
ROBERT (*s'approchant*).—Mon gros chien de Babilas. (*Il lui pince les mollets.*)
BABILAS (*avec un gros rire*).—Eh ! eh ! eh !
RAOUL.—De quoi ris-tu ?
BABILAS.—Je ne sais pas, capitaine.. Eh ! eh ! eh ! Vous avez l'air content, capitaine, et le

petit capitaine est là qui me pinçotte le gras des jambes... ça me prouve que tout le monde est joyeux, et ça me rend joyeux aussi. Eh ! eh ! eh ! (*Il s'assied et joue avec Robert.*)

RAOUL.—Brave garçon !... C'est le souffre-douleur de monsieur Robert... un bon gros chien de Terre-Neuve !

ROBERT.—Aboie, Babilas, aboie donc...

BABILAS.—Ouah ! ouah ! ouah !

ROBERT.—Ah ! comme tu aboies mal.

BABILAS.—C'est vrai, c'est que j'ai un chat... Votre chien a un chat dans la gorge.

RAOUL.—Approche ici, matelot.

BABILAS.—Je ne peux pas, capitaine... le petit capitaine me tient par le nez... Tirez ferme, petit capitaine.... il n'y a pas de danger qu'il se décroche, allez... Mais il faut que je me rende à l'ordre ; tirez du côté du capitaine.

RAOUL.—Lâche-le donc, méchant garnement !

BABILAS.—Ne le grondez pas, capitaine, c'est moi qui le dissipe. (*Il se redresse.*) Présent, capitaine !

RAOUL.—A la bonne heure, voici le marin français avec tous ses avantages. Dis-moi, matelot, tu aimes donc cet enfant-là ?

BABILAS.—Dieu de Dieu ! je le crois bien !... Si je l'aime : lui qui m'arrache le nez, qui me décroche les oreilles, et qui me pince dans mon gras.... (*Il se frotte le mollet.*) Pour ça oui, que je l'aime !

RAOUL.—Et pourquoi l'aimes-tu ?

BABILAS.—Pourquoi ?... (*Riant bêtement.*) Ah! ah ! pour le coup, capitaine...

RAOUL.—Réponds.

Babilas.—Dame ! je n'en sais rien, mais je l'aime !

Raoul.—Et si Robert courait un danger, tu le défendrais, n'est-ce pas ?

Babilas (*avec force*).—Oh ! pour ça, on peut y compter.(*Hésitant*) Mais je n'en suis pas bien sûr.

Raoul.—Comment ?

Babilas.—C'est que j'ai peur... d'avoir peur.

Raoul.—Toi ?.... allons donc !...

Babilas.—Oui, capitaine, j'ai des frayeurs féroces !

Raoul.—En vérité... pourquoi alors t'es tu fait matelot... pourquoi n'es-tu pas resté à terre ?

Babilas.—J'avais peur des voitures.

Raoul.—Et ceux qui te savaient si poltron ne t'ont point conseillé de suivre une autre carrière ?

Babilas.—Oh ! que si !... il y a mon oncle Boitineau, fermier à Nanterre, d'où je suis, sauf votre respect, qui voulait me retenir de force, le jour de mon départ pour Dunkerque: il avait avec lui quelques voisins et huit garçons de ferme qui me barraient le passage et qui levaient sur moi de grandes gaules... A cette vue, v'là la peur qui m'empoigne, et il me vient des idées de griffer et de mordre. Je suis comme ça, voyez-vous : quand j'ai peur, je ne me connais plus ; je deviens un véritable tigre !... aussi je me jette au milieu de mon oncle et de son peloton, je tape à droite, je rue à gauche, j'en couche deux par terre, je poche l'œil à un autre, je casse trois dents à mon oncle, je mets tout le reste en fuite, et je m'en vais tranquillement à Dunkerque... mais

c'est égal, j'ai eu une fameuse peur, ce jour-la. (*On ent nd sonner la cloche, les marins entrent en scène.*)

RAOUL.—Le déjeuner de l'équipage.

ROBERT.—Moi, je reste avec mon ami Babilas.

RAOUL.—Tu veux assister au repas des matelots ? (*A Babilas.*) Surtout, ne le quitte pas un instant.

BABILAS.—Soyez tranquille, capitaine.

RAOUL (*à un matelot*).—Je vous le répète, avant huit jours, l'*Uranie* entrera dans le port d'Acapulco.

MÉDOC (*à part*).—Oui, compte là-dessus.

RAOUL.—Sur ce, bon appétit, et double ration à chaque homme. (*Il sort.*)

BABILAS.—Vive le capitaine !

SCÈNE IV.

BABILAS, ROBERT, MÉDOC, MATELOTS.

PACÔME.—Nom d'un cabestan, c'est pus du biscuit, c'est du caillou.

JACQUES.—Les rats eux-mêmes n'en veulent plus, il est temps que nous arrivions.

MÉDOC.—Double ration !... Le capitaine est généreux à bon marché.

BABILAS.—Ne faites donc pas les bégueules : pour qui a faim, tout est bon. Quand je suis en appétit, je mangerais un canon d'abordage, avec ses bourres et son affût... Passe-moi tes restes, Pacôme, et porte-toi mieux, monsieur le délicat. Vite, de la tisane et des poulets rôtis, et du lacrima sacristi pour monsieur Pacôme... quel malheur ! (*Les matelots murmurent.*)

PACÔME.—Au diable ! je ne veux plus de cette drogue !

JACQUES.—Ni moi. (*Ils jettent leurs biscuits, et plusieurs matelots les imitent.*)

MÉDOC (*baissant la voix*).—Patience, camarades, et notre sauveur accomplira ce que je vous ai promis en son nom.

JEAN.—Est-il d'accord avec le capitaine, ce sauveur-là ?

MÉDOC.—Que t'importe ?

JEAN.—Dame ! pour ma conscience, j'aimerais mieux ça.

MÉDOC (*à part*).—Toi, je te raye de ma liste.

PACÔME.—Est-ce que nous n'allons pas en finir ?

MÉDOC.—Laissez faire le maître, et attendez le signal.

JACQUES.—Nous sommes prêts !

MÉDOC (*à part*).—Je peux compter sur ceux-là. Décidément nous sommes en force. (*Il s'éloigne.*)

BABILAS.—Qu'est-ce que c'est ? On ne mange plus, on a des airs sournois, on chuchote dans les petits coins... c'est encore le maître charpentier, le père Médoc, qui vous ôte l'appétit et la gaieté avec ses histoires. Le père Médoc, c'est comme un mauvais génie qui a jeté un sort sur le bâtiment. Eh bien, moi, je fais les cornes au diable, et je vais chanter *la riti* à mon petit maître.

TOUS.—Oui, oui, chantons.

BABILAS.—Ah ! je savais bien qu'ils n'y résisteraient pas !... *La riti*, c'est le beau temps et la paix du cœur ! *La riti*, c'est le refrain du matelot sans reproche !... c'est une romance

en 683 couplets, et quand on arrive au dernier on se sent aussi pur que l'enfant qui va naître !... Ecoutez bien, mon petit capitaine ; et vous, chantez d'aplomb, camarades :

LA RITI.

Premier couplet.





Sous le pont
Notre capitaine,
Sous le pont
Trouve le larron ;
Puis il fond
Sur lui, la main pleine
D'un fouet, long
Comme un aviron.
Hisse !
Puis arrachant la culotte et la veste,
Il lui chatouille et le dos... et le reste !...

CHOEUR.—Ti, ti, ti,
Ti la ri ti.
Range à carguer
A carguer
Le hunier.
Ah ! chantait-y,
Ah ! chantait-y,
Son ti ti
La ri ti !...

BABILAS.—Troisième couplet... il n'en reste plus que 681.

MÉDOC (*rentrant*).—Attends un peu, Babilas, j'ai fait aussi le mien, et le voici :

Le seul port
Qui nous fasse envie,
C'est le port
Où coule l'or !
Quel trésor
Pour toi, l'Uranie,
On va d'or
T'emplir jusqu'au bord.
Hisse !
Nous chanterons sans toi, mon capitaine
Depuis le pont jusqu'au mât de misaine.

CHOEUR.—Ti, ti, ti,
Ti la ri ti,
Pare à virer,
Laisse laisse
Arriver !
Ah ! chantait-y,
Ah ! chantait-y,
Son ti ti,
La ri ti !...

Babilas (*à part*).—Ah ! le gredin ! il m'a empoisonné ma chanson !

Jean.—Ça n'est pas vrai, ce conte d'or, mais c'est beau tout de même, j'en ai comme un tintement dans les oreilles.

Médoc.—Et si c'était vrai !

Jean.—Allons donc !

Médoc.—Une question, matelot.

Jean.—Dites.

Médoc.—Regarde un peu de ce côté... regarde bien... vois-tu la terre ?

Jean.—Nenni !

Médoc.—Supposons que tu la voies.

Jean.—Bon !

Médoc.—Supposons, de plus, qu'il y ait sur le rivage des montagnes de louis d'or.

Jean.—Bon !

Médoc.—Que ferais-tu ?

Jean.—J'irais en remplir mes poches.

Médoc.—C'est tout naturel !

Jean.—Pardine !

Médoc.—Et si M. de Lascours s'y opposait ; si ton capitaine commandait une manœuvre qui t'éloignât à jamais de ce rivage : alors, que ferais-tu ?

Jean.—Dame !

Babilas (*vivement*).—Tu obéirais, matelot, tu resterais à ton poste, à moins d'être un déserteur et un traître !

Jean et plusieurs Matelots.—Oui, oui, Babilas a raison !

Médoc (*à part*).—Je suis fixé, vingt-quatre pour nous, six pour eux.

Le Second (*au dehors*).—Tout le monde à la manœuvre !

Babilas.—A la manœuvre! (*Les matelots s'éloignent en faisant des signes d'intelligence avec Médoc.*) Père Médoc, je ne comprends rien à toutes ces manigances, mais je finirai par avertir le capitaine!

Médoc.—Malheureux! si tu t'en avisais...

Babilas.—Ah! c'est bien heureux pour vous, père Médoc, que je sois un poltron, sans ça je vous dirais votre fait, voyez-vous?

Médoc.—Qu'est-ce que tu dirais?

Babilas.—Si j'avais du courage, moi, Babilas, né natif de Nanterre, et matelot de l'*Uranie*, je vous dirais que depuis notre départ, vous montez la tête des camarades avec vos satanées histoires; que vous embauchez l'équipage au profit du diable; que vous êtes un gueux, un brigand, une canaille, un pas grand'chose, un rien du tout... mais je ne suis qu'un poltron, et j'ose pas vous le dire. (*A part.*) C'est égal, ça y est tout de même. (*Haut.*) Sans rancune, père Médoc. (*Il sort en courant avec Robert.*)

Médoc.—Je te retrouverai!

Babilas (*en dehors*).—Ti, ti, ti, ti, la riti...

Médoc.—Oh! tu me le paieras.

SCÈNE V.

MEDOC, CARLOS.

Carlos.—Qu'y a-t-il donc?

Médoc.—Oh! rien! monsieur le passager.

Carlos.—Tu te disputais, il me semble?

Médoc.—Avec ce moucheron de Babilas.

Carlos.—Babilas?... est-ce un des nôtres?

Médoc.—Dieu merci, non! je ne lui en ferai que mieux son affaire.

Carlos.—Alors, nous avons des récalcitrants ?

Médoc.—Oh ! si peu !

Carlos.—Combien ?

Médoc.—Six.

Carlos.—Pas d'avantage ?

Médoc.—Non, monsieur.

Carlos.—Détaille-les.

Médoc.—Il y a le second qui ne sait rien, le mousse Camuset qui ne comprend pas, les nommés Boursicot, Tronche et Délicat, des matelots frileux, et ce coquin de Babilas... total, six.

Carlos.—Tu te trompes.

Médoc.—Comment ?

Carlos.—J'en trouve huit, moi.

Médoc.—Par exemple !

Carlos.—C'est que tu oublies le capitaine, M. de Lascours.

Médoc.—Celui-là ne compte pas.

Carlos.—Il compte au moins pour deux, je t'en réponds.

Médoc.—Soit, ils sont huit.

Carlos.—Et nous ?

Médoc.—Vingt-quatre et des plus solides.

Carlos.—C'est assez.

Médoc.—J'espère que vous êtes content de moi, M. Carlos, car j'ai rudement travaillé, pour ma part : en quittant Dunkerque nous n'étions que dix ; au Cap Horn j'en avais gagné six autres, et maintenant nous voilà vingt-quatre... Ah ! j'ai eu beaucoup de mal, car ces diables de matelots ont la tête dûre et l'honneur tendre.

Carlos.—Aussi, maître Médoc, seras-tu récompensé comme tu le mérites.

Médoc.—A quand les violons?... Je n'ai pas de conseils à vous donner, M. Carlos, mais vous savez qu'on arrive, que l'équipage est impatient, que la mèche peut s'éventer...

Carlos.—Va demander au capitaine Raoul de Lascours s'il veut bien faire au passager Carlos l'honneur de le recevoir.

Médoc.—Je pourrai donc tordre le cou à ce vilain poulet.

Carlos.—Qui menaces-tu de la sorte ?

Médoc.—Babilas, qui gambade là, sur l'avant, avec le petit du capitaine.

Carlos.—Il est fort gentil ce petit Robert ! (*Robert entre en courant suivi de Babilas.*) Est-ce que je te fais peur, mon enfant?...

Babilas.—Mais oui, vous lui faites peur... et lui aussi, là-bas, le père Médoc.... qué requin que ce père Médoc. (*Il sort en entraînant Robert.*)

Médoc.—Je vais faire votre commission.

Carlos (*le retenant*).—A propos, Médoc....

Médoc.—Plaît-il, Monsieur ?

Carlos.—Quand tu remonteras, ne perds pas de vue cet enfant.

Médoc.—Convenu. (*A part.*) Quel homme? il pense à tout. (*Il descend chez le capitaine.*)

Carlos (*seul*).—Un délicieux tableau ! La mer est d'un calme parfait, le vent caresse les voiles, le soleil dore les cordages, et cet enfant qui joue complète un ensemble très pittoresque de repos, de lumière et de douce harmonie... Moi, j'ai mis mon habit neuf ; ma tenue est irréprochable, comment deviner en moi et autour de moi le prélude d'un événement terrible?... Chose étrange que la vie humaine

avec ses contrastes, et que c'est bien en vérité une ironie éternelle !... Un éclair, et les vagues vont rugir ; un mot, et le sang va couler !.. Sers-moi de modèle, océan perfide, qui caches si bien sous une surface riante, tes monstres et tes abîmes... Est-ce encore assez curieux, cela ? Je connais à peine M. de Lascours, et il dépend de lui que je reste tout simplement un homme habile, ou que je devienne un criminel de premier ordre... Ma foi, que le hasard décide, je suis prêt !

MÉDOC (*entrant*).—Monsieur...

CARLOS.—Eh bien ?

MÉDOC.—Au lieu de vous recevoir chez lui, le capitaine vient vous trouver ici.

CARLOS.—Attention, ne t'éloigne pas.

MÉDOC.—Oh ! soyez tranquille, on veille au grain. (*Il sort, Raoul paraît.*)

SCÈNE VI.

CARLOS, RAOUL.

RAOUL.—Vous avez désiré me parler, monsieur ?

CARLOS.—Oui, monsieur.

RAOUL.—Je me rends à vos ordres...

CARLOS.—Mille grâces !

RAOUL.—Auriez-vous à vous plaindre de quelqu'un ?

CARLOS.—Votre navire est trop bien commandé pour que la moindre plainte soit possible. (*Raoul s'incline.*) Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, c'est de moi, d'abord, que je veux vous entretenir.

RAOUL.—De vous ?

CARLOS.—Depuis notre départ de France, j'ai tâché de ne pas être pour vous un passager trop importun, et vous me rendrez cette justice que je me suis dissimulé le plus possible pour ne gêner personne ; mais il est temps enfin que vous connaissiez l'hôte étrange que vous avez à votre bord.

RAOUL.—Monsieur...

CARLOS.—Je suis né au Mexique, d'une famille assez vulgaire : mes parents étaient de pauvres paysans qui croyaient sérieusement au diable, passaient une vie souffreteuse entre la prière et le travail, entre une lande aride et un cimetière de village, persuadés de bonne foi que la misère mène tout droit au ciel !—Comment se fait-il que cette existence monotone et servile ne m'ait inspiré tout jeune que du dégoût ? Comment se fait-il que j'aie, au plus vite, pour respirer l'air libre, déchiré de mes deux mains d'enfant la chrysalide grossière dans laquelle j'étouffais ? Voilà ce que j'ignore, monsieur, et ce que je ne prendrai jamais la peine d'approfondir !... Je marche devant moi, sans peur, et je m'inquiète peu de savoir si le souffle qui me pousse en avant me vient du ciel ou de l'enfer.—Avouez-le, M. de Lascours, vous ne vous doutiez guère d'avoir pour voisin de cabine un fataliste aussi coriace que moi.

RAOUL.—Où voulez-vous en venir, monsieur ?

CARLOS.—J'ai donc senti de bonne heure des appétits effrénés, j'ai eu toutes les ambitions à la fois ; celles du luxe, du pouvoir, des plaisirs !... Plus tard, ce qui était un instinct devint

un calcul, et le jeune homme se mit en devoir de donner une forme palpable aux fugitives chimères de l'enfant. Alors, je pris en pitié mes compatriotes dont l'intelligence est épuisée et stérilisée comme leur sol; je vendis mon petit patrimoine et je m'embarquai pour la France !... Une fois arrivé dans ce beau pays, je me livrai aux études les plus spéciales, aux recherches les plus persévérantes, et bientôt je concentrai sur un seul point toutes les forces de mon intelligence et de mon éducation, toutes les ressources de ruse et d'énergie qui sont en moi ; je ne me proposai plus dans la vie qu'un but : avoir de l'or, et j'en aurai.

Raoul (*à part*).—Oh !... j'aurai la force de me contenir... je verrai quels sont ses projets, et jusqu'où il poussera l'audace.

Carlos.—Je vous intéresse malgré vous, monsieur de Lascours ; et pour vous, officier loyal, vertueux chef de famille, homme de devoir et d'abnégation, c'est chose assez curieuse, n'est-ce pas, que ce portrait d'un audacieux aventurier qui est sans doute le descendant des Cortez ou des Pizarre ?

Raoul.—Je ne vous accuse pas encore, je vous plains !

Carlos.—Vous êtes trop bon, mais je continue :—Vous êtes marin, monsieur, et vous savez qu'une des préoccupations constantes de Pierre-le-Grand est d'atteindre les terres de l'Amérique par la mer de Kamtschatka ? Après plusieurs voyages infructueux et des découvertes insignifiantes, un capitaine russe aborda enfin sur la rive septentrionale de la

Californie et y débarqua six hommes : que devinrent-ils ?

RAOUL.—Les malheureux ne reparurent plus, l'eau douce manqua, le scorbut décima l'équipage, et on fut obligé de repartir sans eux.

CARLOS.—Que devinrent-ils ?

RAOUL.—Mais... on l'ignore.

CARLOS.—Je le sais, moi, et je vais vous le dire.

RAOUL.—Vous !

CARLOS.—Pleins d'audace et de curiosité, ils pénétrèrent à travers mille dangers dans l'intérieur du pays : là ils découvrirent des mines, des placers, des fleuves d'or ! et aucun moyen d'exploiter ces richesses fabuleuses.... Oh ! je comprends leurs tortures !... c'était à en perdre la raison, à blasphémer Dieu, à s'écraser la tête de désespoir contre ces lingots inutiles !.... Cinq moururent à la peine, un seul parvint à gagner la France, comme par miracle !... Eh bien ! le croiriez-vous ? quand cet homme raconta ce qu'il avait vu, montra les plans qu'il avait rapportés, les petits se mirent à rire et haussèrent les épaules, les grands le traitèrent de fou et de visionnaire ; enfin au milieu de toute cette foule inepte, il n'éveilla qu'une sympathie... la mienne.— Puis, un matin, le pauvre diable fut trouvé mort dans une rue déserte....

RAOUL.—Mort ?...

CARLOS.—Mon Dieu, oui.

RAOUL.—Et de quelle manière ?...

CARLOS.—On ne l'a jamais su.

RAOUL.—Assassiné, peut-être !...

Carlos.—On l'a dit.

Raoul.—Monsieur !

Carlos.—Toujours est-il que j'héritai des précieux plans.

Raoul.—Vous ?

Carlos. — Et qu'aujourd'hui j'ai entre les mains sur l'existence de ces trésors des preuves irrécusables.... J'avais tort de me donner pour ancêtres Pizarre et Fernand Cortez, car je serais honteux d'avoir de leur sang dans mes veines ! Ils avaient la Californie, et ils l'ont dédaignée pour s'abattre sur le Pérou comme des vautours stupides !... Oh ! regardez-moi, monsieur, je n'ai pas perdu la tête, je vous répète que j'ai les preuves, que je les ai complètes, et que j'irais les yeux fermés vers ces monceaux d'or !

Raoul.—Assez ! assez !

Carlos.—J'ai bien rencontré quelques adeptes sur le pavé de Paris, et converti à ma croyance quelques vagabonds comme moi ; mais pas d'argent pour enrôler ces Argonautes, pas de vaisseau pour faire ces deux mille lieues !.... C'est alors que j'ai eu la chance de rencontrer sur ma route le capitaine Raoul et la corvette l'*Uranie*.

Raoul.—Que voulez-vous dire ?

Carlos.—Tenez, capitaine, vous êtes exilé de France et vous ne devez plus rien à cet ingrat pays. Votre profession pénible vous a à peine donné quelque aisance... acceptez mon offre et je vous rends quatre fois millionnaire.

Raoul.—Vous me proposez ?....

Carlos.—Je vous propose purement et simplement d'escamoter à notre profit la corvette

de l'armateur dunkerquois, et de voguer ensemble vers la terre promise.

Raoul.—Ah ! c'est trop d'audace !

Carlos.—Mais songez-y donc, quand on a l'or, on a tout !... L'or, c'est le feu céleste dérobé par Prométhée !... C'est plus que le soleil et le génie ! c'est la passion, la volupté, la vie réelle.... Devant l'or les fronts superbes s'abaissent, les obstacles tombent, les consciences se brisent. Et puis quel orgueil, quel triomphe !.... On était parti pauvre, méconnu, rampant, et on revient assez riche pour éblouir les insolents de la veille et les éclabousser avec de l'or.

Raoul.—Retirez-vous, malheureux, et tâchez de mériter que je vous épargne.

Carlos.—Ainsi vous refusez d'accepter mon offre ?

Raoul.—Je vous ordonne de vous retirer.

Carlos.—Un dernier mot ?

Raoul.—Non.

Carlos.—Je vous en prie...

Raoul.—Non !

Carlos.—Je le veux !

Raoul.—Vous le voulez... Prenez garde que je ne veuille, moi, vous faire jeter à fond de cale, les fers aux pieds et aux mains.

Carlos.—Et par qui, s'il vous plaît ?

Raoul.—Par mes matelots.

Carlos.—Vos matelots !.... Tenez, M. de Lascours, à Dunkerque, le jour où l'époque de votre départ a été fixée, un homme s'est présenté chez vous, et comme vous aviez besoin de compléter votre équipage, vous l'avez engagé. C'était un gaillard aux larges épaules, à

la peau rousse, aux cheveux crépus sur un front bas, et qui s'appelait, je crois, Pierre Pacôme. (*Appelant.*) Pierre Pacôme... (*Celui-ci paraît.*)

RAOUL (*au matelot*).—Qui t'a permis de venir ?... Eloigne-toi !

CARLOS.—Reste ! (*Il reste.*)

RAOUL (*à part*).—Oh les frayeurs de Robert !

CARLOS.—Le lendemain, vous vous promeniez sur le port, et vous avez rencontré deux autres loups de mer. " Vous cherchez des matelots," vous dirent-ils, " vous n'en trouverez pas de meilleurs que nous." Et vous les avez pris. C'étaient les nommés Castuille et Bufflard.... (*Appelant.*) Castuille et Bufflard ! (*Ils paraissent.*)

RAOUL.—Par le ciel ! retirez-vous !

CARLOS.—Restez !... (*Ils restent.*) Enfin, il vous en est venu de la sorte, quatre, six, dix autres, que vous enrôliez pour votre compte, ou plutôt pour le mien, car, invisible et tendant mes pièges dans l'ombre, j'étais derrière tout, j'étais au fond de tout, et maintenant il n'y a plus à bord d'autre maître que moi !

RAOUL.—Tu mens !

CARLOS.—Si vous ne cédez pas, vous êtes perdu !

RAOUL.—Non ! non !... Une telle infâmie ne s'accomplira pas !... Tout le monde sur le pont !... (*Entrée générale des matelots.*) Il n'y a pas ici que des bandits et des révoltés !... A moi, tout ce qui porte un nom français, tout ce qui a le sentiment de l'honneur et le respect du pavillon ! à moi, mes fidèles !...

CARLOS.—A moi, tous ceux qui veulent de l'or ! (*La plus grande partie de l'équipage en-*

toure Carlos. Quelques matelots seulement se rangent derrière le capitaine.) Comptez vos forces, monsieur de Lascours !

RAOUL.—Qu'importe le nombre !... En avant!

CARLOS.—Soit !

RAOUL (*tirant son épée*).—Malheur à toi d'abord !

CARLOS.—C'est ce que nous allons voir ! (*Il saisit un poignard et s'élance d'un bond sur Raoul. Combat des six matelots avec les révoltés. Babilas défend Robert... on l'arrache de ses bras et on jette Babilas par dessus le bord. Le combat est à l'avantage des rebelles. Raoul et Carlos luttent encore à l'avant-scène.*)

RAOUL.—L'arme de l'assassin contre l'épée du gentilhomme? allons, tu es perdu.

CARLOS.—Pas encore !

RAOUL.—Tiens ! (*Il le renverse et lui arrache son poignard.*)

CARLOS.—A l'aide ! (*Ses partisans accourent. Raoul lui met l'épée sur la gorge.*)

RAOUL.—Si vous faites un pas, je le tue !

CARLOS.—Médoc ! l'enfant ! l'enfant !...

MÉDOC.—Voici ! (*Il tient Robert dans ses bras et le balance au-dessus des flots.*)

RAOUL.—Ah !

CARLOS.—Bien riposté, n'est-ce pas ?... Sa vie pour la mienne !

ROBERT.—Père, j'ai peur ! (*A Médoc.*) Que voulez-vous faire ?

MÉDOC.—Te jeter à l'eau, si ton père ne lâche pas notre chef.

ROBERT.—Entends-tu, père, entends-tu ?.. accorde leur ce qu'ils demandent.

RAOUL.— C'est impossible ! Ce misérable veut me voler mon navire, mon honneur !...

Carlos.—Tenez, M. de Lascours, quoique la position soit peu agréable pour parlementer, je vous propose une transaction: laissez-moi aller, et vous aurez tous les deux la vie sauve.

Robert.—Père, détourne donc cette épée... c'est ton fils qu'elle menace.

Raoul (*hésitant, puis avec abattement, après avoir regardé son fils plusieurs fois*).—Relevez vous, monsieur.

Carlos (*se relevant*).—Enfin !... maintenant, camarades, mettez à la mer la barque du capitaine.

Raoul.—Que voulez-vous faire ?

Carlos.—Je vous ai promis la vie sauve et je vous la donne ; mais vous comprenez, monsieur, que nous ne pouvons plus habiter ensemble ; il y a eu brouille entre vous et l'*Uranie ;* donc, il y a forcément divorce... La barque est excellente et garnie de provisions pour un mois ; j'ai même eu la précaution d'y mettre votre fusil, afin que vous puissiez tirer quelques oiseaux pour vous distraire... par exemple, vous serez obligé de vous passer de boussole. Bon voyage donc, et, comme disent vos rois, que Dieu vous ait en sa sainte et digne garde.

Raoul.—Et je ne l'ai pas tué ! Robert ! mon fils ! ils nous abandonnent sur l'océan ! et pour toi, mon enfant, ce n'est plus seulement la mort, c'est la plus horrible des agonies !

Carlos.—Qu'on les emmène !

Raoul.—Infâmes !... (*On les entraîne tous les deux.*) Tuez-moi ; tuez-moi donc ! mais épargnez du moins mon enfant.

Tous.—A la mer ! à la mer !

Raoul.—Ne me touchez pas !... Si je dois

perdre mon enfant, je ne crains pas la mort, et je cours le rejoindre... mais la trahison et l'assassinat ne resteront pas impunis... Je confie à Dieu le soin de ma vengeance ! (*On les emmène.*)

CARLOS.—Médoc, veille à l'embarquement ! Allons, enfants, vous pouvez crier : Victoire !

TOUS.—Victoire !

PACÔME (*à Carlos*).—Ne craignez-vous pas qu'ils échappent à la mort ?

CARLOS.—Non. Regardez le ciel et la couleur de l'eau... Un coup de sud-est se prépare... Si la barque n'est pas engloutie mille fois auparavant, elle va être jetée au 53e degré de latitude et se perdre au milieu des glaces.

PACÔME.—Ah ! c'est différent. (*Babilas paraît à travers les cordages.*)

SCÈNE VII.

CARLOS, MÉDOC, MATELOTS, BABILAS.

MÉDOC (*rentrant*).—Voilà !

CARLOS.—Alors, il n'y a plus un ennemi parmi nous !

BABILAS.—Si fait... il y en a un qui est un petit peu poltron...

TOUS.—Babilas !

BABILAS (*à Carlos*).—Mais qui aura pourtant le courage de t'envoyer cette prune. (*Il lui tire un coup de pistolet et le blesse.*)

MÉDOC.—Feu sur lui ! (*On tire sur Babilas qui se jette à la mer. A Carlos.*) Vous êtes blessé ?

CARLOS.—Rien, ce n'est rien ! En route, camarades, en route pour les mines d'or !

TOUS (*agitant leurs armes et leurs chapeaux*). —Aux mines d'or ! aux mines d'or !

—LA TOILE TOMBE.—

ACTE II.—LES NAUFRAGÉS.

Le théâtre représente une plaine de glace. Ça et là, des blocs de neige et de hautes aiguilles de glace ; à droite, une petite hutte bâtie avec de la neige.

SCÈNE I.

BABILAS, RAOUL.

RAOUL (*à part*).—Rien, mon Dieu, rien !... aujourd'hui comme hier, le silence de l'abîme, l'immensité du néant .. pas une route à suivre, pas un secours à espérer, pas un rayon sous ces brumes éternelles !... toujours ce sépulcre de glace sous un linceul de neige !... Je suis un homme, un père, et je ne peux rien pour sauver mon enfant, rien pour diminuer ses souffrances ! ni dévouement utile, ni sacrifice possible !... il ne m'est même pas permis de mourir pour lui, de racheter ses jours au prix de tout le sang qui coule dans mes veines, avec toutes les tortures qui broieraient mes membres... non !... non ! Dieu la prendra, ma vie, mais avec la sienne ! nous sommes jugés tous les deux, condamnés tous les deux ! La seule grâce que je puisse demander au maître inflexible, c'est de mourir le dernier, de voir expirer mon enfant sous mes yeux, d'avoir au moins à supporter la plus longue et la plus horrible agonie !

BABILAS (*grelottant*).—Sapristi, que ce pays-là ressemble donc peu à Nanterre ! O joli village, dont je suis né natif, comme je mordrais bien dans un de tes produits !

Raoul.—Matelot! (*Babilas ne répond pas.*) Mon ami...

Babilas.—Capitaine.

Raoul.—Tu es resté une heure absent... n'as-tu rien découvert de ce côté?

Babilas.—Pas une once de bois, pas un brin d'herbe, pas un pain de quatre livres; alors, je me suis couché là, et je ne veux plus bouger.

Raoul.—Voyons, ne perds pas courage.

Babilas.—Il n'y a pas de danger, capitaine! on ne perd que ce qu'on a. C'est égal, sauf votre respect, vous avez eu une mauvaise idée de me recueillir dans la chaloupe, quand je suis tombé à l'eau, après avoir poivré le gredin.

Raoul.—Fallait-il donc te laisser mourir?

Babilas.—Je buvais déjà ferme, et j'aurais tant bu que je n'aurais plus eu faim.

Raoul.—C'est mal, ce que tu dis là.

Babilas.—Vous croyez, capitaine... je trouve moi que vous êtes assez de monde pour manger les vivres et que vous n'avez pas besoin d'un gourmand comme Babilas.

Raoul.—Pauvre garçon, tu jeûnes plus que nous.

Babilas.—Par exemple! mais je suis un goinfre, un véritable goinfre!

Raoul.—Tu fais semblant de dévorer ta chétive ration de chaque jour et tu la donnes à Robert en cachette.

Babilas.—Oh! pour cela non, capitaine.

Raoul.—Je le sais.

Babilas.—Mais, capitaine... j'en jure...

Raoul.—Je t'ai vu.

Babilas.—Ah ! alors... mais c'est égal, je ne suis bon à rien...

Raoul.—Que dis-tu ? seul, je ne pourrais pas m'éloigner une seconde pour aller à la découverte, pour explorer ce désert ! tu es une Providence pour nous.

Babilas.—Moi ! une Providence !

Raoul.—Sans toi, Robert ne vivrait plus, peut-être !... si nous le voyons encore sourire, c'est grâce à toi ! Le jeu, pour les enfants, c'est la moitié de la vie ! ces chers petits êtres jouent au bord d'un abîme, dans le délire de la fièvre, sur leur lit de mort ! Aussi, tu es plus utile à Robert que moi-même ! l'abattement et la tristesse de son père l'auraient tué déjà, si tu n'étais pas près de lui pour le distraire par ta bonne gaieté franche, si tu ne trouvais pas pour l'égayer un peu la force d'oublier les souffrances et les dangers !

Babilas.—Vous me dites de ces choses-là, capitaine ! et j'ai été assez lâche pour geindre tout-à-l'heure ! Oh ! c'est fini, je n'ai plus froid ! donnez-moi vite un ordre que je l'exécute !... j'ai bon pied et bon œil, allez !

Raoul.—Tiens, mon ami, il y a un rêve que je fais parfois, malgré les angoisses du présent et les terreurs de l'avenir :—Nous sommes au Mexique, le soir, sur la pelouse de ma petite villa, le ciel est bleu, la brise est fraîche, les oiseaux chantent, les abeilles bourdonnent... tu te roules dans l'herbe avec les enfants, Robert et mon petit Lucien !—C'est qu'il t'aimera bien aussi, mon pauvre Lucien !... et si Dieu nous sauve, au lieu d'un fils... tu en auras deux !

Babilas.—Ah ! sapristi ! j'ai bien une oreille pour chacun, mais en fait de nez je n'en ai qu'un et s'ils veulent le tirer en même temps... enfin nous arrangerons ça pour le mieux.

Raoul.—Regarde.... voilà mon premier sourire depuis que ces misérables nous ont abandonnés... c'est bon signe !

Babilas.—Un ordre, capitaine, un ordre, et s'il y a un danger à courir, tant mieux, je suis si content, voyez-vous, que je suis prêt à avoir du courage.

Raoul.—C'est du froid surtout, que Robert souffre, et nous n'avons plus de bois ; il faudrait en trouver d'autre.

Babilas.—J'en trouverai !

Raoul.—Va donc...

Babilas—Au galop !

Raoul.—Ah ! prends mon fusil.

Babilas.—Pourquoi faire ?

Raoul.—Tu peux rencontrer quelque gibier.

Babilas.—Je suis si maladroit !... Pourtant quand je ferme les yeux et que je ne vise pas, je tire assez juste. (*A part, en s'éloignant.*) A bientôt, cher petit Robert... je vous envoie un gros baiser... et puis encore... et puis toujours. (*Il sort.*)

Raoul (*seul*).—Le salut ! je leur parle de salut !... et quand mon fils est là, je m'efforce d'espérer avec lui ; mais seul, je sens bien qu'il n'y a pas de salut ! Autour de nous une mer immense, inconnue ; sur nos têtes des avalanches toujours près de s'écrouler ; sous nos pieds un abîme sans fond qui nous engloutira le jour où les vagues soulevées briseront cette glace qui nous porte ! partout le désespoir ! partout la mort !

SCÈNE II.

RAOUL, ROBERT.

ROBERT (*dans la hutte*).—Père !

RAOUL (*à part*).—Robert !... Oh ! qu'il ignore ce que je souffre, ce que je redoute surtout.

ROBERT (*entrant*).—Père, j'ai froid ! j'ai peur !... Où sommes-nous ? Cette glace gèle mes pieds... J'entends gronder la mer... Si ces glaces allaient se briser sous nos pas.

RAOUL.—Notre barque est ici près.

ROBERT.—Partons !... Dans cette hutte de neige, je n'ai rien pour me réchauffer... Oh ! j'ai froid...

RAOUL.—Babilas va nous rapporter, je l'espère, un peu de bois, débris de quelque bâtiment naufragé. Rentre dans la hutte, mon enfant. (*Il l'enveloppe dans son paletot.*) Enveloppe-toi là-dedans. Babilas sera bientôt de retour. (*Revenant en scène.*) O mon Dieu, donnez-moi la force d'espérer !

SCÈNE III.

RAOUL, BABILAS.

RAOUL.—Eh bien ?

BABILAS.—Je n'ai rien rencontré, capitaine.

RAOUL.—Rien.

BABILAS.—Quand je dis rien.. je me trompe.. je m'étais avancé du côté du Nord, à une demi-portée de canon, cherchant si je trouverais

de quoi nous nourrir... V'là que tout-à-coup, j'apercois quéque chose qui se mouvait derrière un bloc de neige, ça se virait à droite, ça se virait à gauche et toujours comme ça... Ça m'intrigue un peu... je me méfie ! j'arme mon arme, et je m'approche pour voir si ça ne serait pas bon à manger ; mais à peine si j'avais fait quéque pas... que ça monte sur le bloc de neige, ça se dresse sur ses jambes de derrière, c'était un ours ! Une grande ourse blanche qui me considérait en ouvrant de grands yeux et qui me sentait avec des grandes narines... elle faisait comme moi c'te bête, elle regardait si j'étais bon à manger, et il paraît qu'elle trouvait que oui, car v'là qu'elle se met à descendre et à marcher sur moi, en faisant hon ! hon !.... Ma foi ! je suis pas brave, vous le savez, capitaine, aussi à c'te vue, la frayeur m'empoigne, je me mets à trembler de partout.

Raoul.—Et tu t'es enfui.

Babilas.—Enfui !... j'avais trop peur pour ça. Si je m'enfuis, que je me dis, l'animal va me prendre en traître et je suis flambé ; c't'idée-là redouble ma peur, et je me dirige sur le monstre.

Raoul.—Après, après ?

Babilas.—Comme je le couchais en joue, j'aperçois au loin un autre ours, et puis deux autres, et puis dix autres, et puis cent 'zautres.

Raoul.—Se peut-il ?

Babilas.—Une vraie fourmillière d'ours !.... Là-dessus v'là ma peur qui retriple.... si je fais feu, que je me dis, le bruit va nous attirer tous ceux-là ; mon ours marchait toujours,

lui, il approche encore, il approche toujours ; ma foi, la frayeur me rend fou, je dépose mon fusil, je tire mon couteau et je marche droit à l'ours. Nous étions nez à nez, le monstre ouvre une gueule énorme, il étend ses deux bras pour me saisir, je lui flanque mon couteau dans le milieu du ventre, la bête féroce tombe en hurlant, je me baisse, je regarde, j'avais tué l'insecte.

Raoul.—Tué !

Babilas.—Ou à peu près.

Raoul.—Achève ! achève !

Babilas.—C'est ce que je me suis dit : achève ...et je l'ai achevé... et si je n'avais pas vu tous les autres se dresser autour de moi, je l'aurais traîné jusqu'ici ; sa peau aurait servi à réchauffer notre cher petit Robert.

Raoul.—Bien, cela !

Babilas.—Je dis : notre cher petit Robert, faut pas m'en vouloir, capitaine, je sais bien que je ne suis qu'un pauvre rien du tout... mais tant qu'il sera en danger, voyez-vous, je le regarde comme si qu'il était un peu à moi.. je me regarde comme si que j'étais un peu sa mère, quoi !... Mais une fois sauvé, soyez sans crainte, je vous le rendrai tout entier, capitaine.

Raoul.—Brave garçon ! (*On entend un cri dans la hutte.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ROBERT.

Robert (*dans la hutte*).—Père ! père !... je meurs de froid !

Raoul.—O mon Dieu !

Babilas (*ôtant sa veste*).—Ah saprelotte !.. ça n'est guère plucheux, mais ça vaut toujours mieux que rien. (*Il entre dans la hutte.*)

Raoul.—Mon fils se meurt ! et je n'ai aucun moyen de prolonger ses jours.

Babilas (*entrant*).—Capitaine, Robert est sans connaissance et je ne peux rien pour le ranimer. C'est vous, capitaine, c'est vous qui devez le sauver.

Raoul.—Et comment... par quel moyen ?

Babilas.—J'sais pas, capitaine, mais il faut le sauver... il faut prolonger sa vie.. un jour.. une heure... Dans une heure, on peut venir nous délivrer.

Raoul (*après avoir réfléchi*).—Oh ! non c'est impossible !

Babilas.—Vons voulez donc qu'il meure.

Raoul.—Non... j'ai trouvé.

Babilas.—Ah !

Raoul—Une heure, as-tu dit ; qu'il vive une heure !

Babilas.—Oui, et Dieu fera le reste.

Raoul.—Attends. (*Il prend une hache et sort.*)

Babilas.—Il vivra... il vivra ! (*Il se dirige vers la hutte.*) Pourvu qu'il ne soit pas trop tard.(*On entend au dehors le bruit d'une hache qui frappe à coups redoublés.*) Pauvre petit capitaine... Ah ! si je pouvais donner ma vie pour la sienne !

Raoul (*entrant avec des débris de bois qu'il jette dans la hutte*).—Tiens, Babilas, allons le sauver. (*Il entre dans la hutte.*)

SÈCNE V.

BABILAS *seul*

BABILAS.—Q'est-ce que je vois là ? Du bois... Où diable le capitaine l'a-t-il donc pêché ? C'est ce matin, quand je cherchais de mon côté... Il aura trouvé ça, tandis que je trouvais des ours !.... Qué fichu trouvaille ! Ce n'était pas assez de n'avoir pas de quoi manger, me v'là menacé d'être mangé moi-même ! Ah ! je regrette Nanterre ! Pourquoi diable me suis-je fait matelot ? Y en a qui sont de Toulon, de Marseille ou de Brest, ils se fourrent dans la marine, ils y coulent, ils y trépassent, c'est tout naturel, y sont d'un port de mer ; mais sapristi ! je suis de Nanterre ! moi, je suis de Nanterre !

SCÈNE VI.

BABILAS, RAOUL, *puis* ROBERT

RAOUL (*très agité*).—Babilas !

BABILAS.—Capitaine.

RAOUL.—N'as-tu pas entendu ?

BABILAS (*ému*).—Quoi ! quoi !

RAOUL.—Comme un long mugissement. (*Un bruit sourd et prolongé se fait entendre.*)

BABILAS.—Là... sous nos pieds.

RAOUL.—Ne sens-tu pas frémir cette glace qui nous porte ?

BABILAS.—Oui... on dirait... on dirait que remue... que ça monte...

Raoul.—C'est la mer qui s'agite et mugit sous cette prison... la mer qui se soulève et qui lutte contre ses entraves... Oui, c'est l'heure où les flots déchaînés vont briser tout obstacle, l'heure où ils vont redevenir libres.

Babilas.—Ah ! saperlotte, c'est la débâcle ! Robert !... Sauvons Robert. (*Il s'élance dans la hutte, et emporte Robert ; Raoul va au-devant de lui et prend Robert dans ses bras.*)

Raoul.—Babilas, mon ami, tiens, regarde ! (*En ce moment de longues aiguilles de glace, se brisent avec fracas, et s'enfoncent dans la mer. Leurs débris ont rompu la nappe de glace en différents endroits, la mer commence à paraître. Robert pousse un cri et se cramponne à son père.*)

Robert.—Père, j'ai peur... j'ai peur... (*De nouveaux blocs de glace s'ébranlent, s'inclinent et se brisent. Les vagues se frayent des issues plus nombreuses, le vent gronde avec force et soulève les flots.*)

Babilas. — Capitaine, qu'est-ce qu'il faut faire ? J'attends vos ordres.

Raoul.—Mon Dieu ! sauvez mon enfant.

Babilas.—Capitaine, mais il n'y a pas un instant à perdre ! A la barque... vite, à la barque...

Raoul. — La barque !... mais elle n'existe plus, Babilas.

Babilas.—Que dites-vous ?

Raoul (*montrant Robert*).—Que Robert vive une heure de plus, as tu dit, Dieu fera le reste.

Babilas.—Quoi, ce bois, ces débris... c'était... la barque ?...

Raoul.—L'heure est passée, l'enfant respire... mais que Dieu le sauve ; maintenant, moi, je ne peux plus rien.

Babilas. — Ah! nous sommes perdus! (*Le glaçon sur lequel il se trouve s'en va à la dérive et l'emporte.*)

Raoul.—Babilas!... (*Il cherche vainement à le saisir.*) A genoux, à genoux, mon fils! (*L'enfant se met à genoux et joint ses mains pour prier.*) Dieu des faibles et des orphelins... (*A Robert.*) Répète, enfant, répète.

Robert.—Dieu des faibles et des orphelins....

Raoul.—Toi qui as, ô mon Dieu, la force d'un père et la tendresse d'une mère, sauve-nous du gouffre qui dévore et du méchant qui tue...

Robert. — Sauve-nous du gouffre qui dévore et du méchant qui tue...

Raoul (*bas*).—Et maintenant, seigneur, ma vie pour la sienne!... Adieu! mon fils!... (*A peine a-t-il dit ces mots que le glaçon sur lequel il se trouve chavire et l'engloutit avec l'enfant. Raoul disparaît tout-à-fait, mais ses deux bras tiennent Robert au-dessus des flots. Robert se cramponne à un autre bloc de glace sur lequel il parvient à monter, les bras de Raoul disparaissent. Les glaçons sont de toutes parts soulevés par la mer, celui qui porte Robert s'élève et s'abaisse tour à tour.*)

Robert.—Mon Dieu! mon Dieu! Dieu des faibles et des orphelins! (*Il lève les mains au ciel.*)

—LA TOILE TOMBE.—

Nota :—Pour l'exécution de cette scène, il faut une trappe pratiquée dans le fond et masquée par des bas décors qui simulent les glaces et les vagues. Cette trappe s'affaisse à un signal donné, et Robert reste seul sur le glaçon.

ACTE III. LA PRIÈRE.

Une côte au bord de la mer.—Nature vierge et sauvage.—Le théâtre offre l'aspect d'un campement fait à la hâte, des matelots sont couchés près de leurs armes, et des sentinelles se promènent au fond.—Georges est debout au milieu de la scène et donne à voix basse des ordres à plusieurs marins qui s'éloignent l'un après l'autre.—Horace est assis à droite, la tête entre ses mains.—Le marquis d'Antas dort, à gauche, roulé dans une riche pelisse.—Le jour paraît.

SCÈNE PREMIÈRE.

HORACE, GEORGES, LE MARQUIS D'ANTAS.

GEORGES (*à part*).—Il n'y a pas eu une seule alerte de toute la nuit, c'est bon signe pour la journée qui commence; la dernière leçon qu'ont reçue ces damnés Indiens leur a sans doute donné à réfléchir et j'espère qu'ils se sont enfin retirés dans la forêt. (*A Horace.*) Vous dormez, mon ami ?

HORACE.—Non.

GEORGES.—A quoi pensez-vous ?

HORACE.—A beaucoup de choses.

GEORGES.—Joyeuses ?

HORACE.—Et tristes.

GEORGES.—Tristes ?... quand vous allez revoir la France, votre patrie...

HORACE.—Que voulez-vous ? j'ai une malheureuse nature, Georges, je suis ingénieux à me tourmenter et j'aime à caresser la douleur.

GEORGES.—Oubliez le présent pour songer à l'avenir !... Depuis notre départ d'Acapulco, nous n'avons pas eu de chance, c'est vrai... Repoussés au nord par une tempête, obligés

d'attendre ici des vents meilleurs, attaqués par des Indiens, nous avons commencé le voyage d'une façon un peu trop pittoresque ; mais enfin, nous voilà plus tranquilles et nous ne tarderons pas à nous embarquer.

Horace.—Enfant de l'exil, j'ai appelé de tous mes vœux et de toutes mes prières le jour où je verrais ma véritable patrie, et ce jour approche. Le ciel m'a donné de vrais amis : Lucien, exilé comme moi, orphelin comme moi depuis quinze ans, et son aïeul M. de Théringe qui m'aime comme un fils. Puis ce n'est pas un étranger, un indifférent, le premier venu, qui nous mène en France ; c'est l'homme loyal dont le cœur et la main n'ont jamais fait faute, c'est Georges de Laval, mon compatriote, mon ami... Oh ! oui, je devrais être bien heureux. Pourtant je souffre, et ce que j'éprouve, c'est plus que de la tristesse, c'est un tourment indéfinissable qui ressemble à un remords.

Georges.—Un remords... à vous ?

Horace.—Ecoutez-moi, mon ami : je vous ai souvent parlé du naufrage de l'*Uranie*, de ce désastre qui enleva d'un seul coup à Lucien un père et un frère !... Tout enfant, ce malheur m'avait frappé d'un coup terrible et l'impression qu'il avait produite sur moi devait être ineffaçable ; plus j'avançai en âge, plus cette impression devint pénible, et depuis que nous entendons mugir sous le vaisseau qui nous porte les flots qui les ont sans doute engloutis, cette pensée m'obsède jusque dans le sommeil. Une nuit, je vois la famille de Lascours périssant avec les débris du navire ;

une autre, je l'entends crier vengeance ; tout-à-l'heure encore, les vagues poussaient vers moi deux cadavres dont les lèvres livides s'agitaient comme pour me demander la sépulture... C'est en vérité un événement bien mystérieux que la disparition de l'*Uranie*. Monsieur de Lascours était un capitaine habile, la corvette excellente, la saison magnifique... et un naufrage a lieu sans laisser aucune trace... et depuis quinze ans toutes les recherches ont été vaines!... Quitter le Mexique, sans avoir rien découvert, oh ! voilà ce que je me reproche amèrement ?...

Georges.—Je vous reproche, moi, de céder sans raison aux tendances romanesques de votre esprit ; ce qu'on pouvait faire pour savoir la vérité, vous l'avez fait, et je vous ai prêté secours de mon mieux. Nous n'avons rien trouvé, malgré tous nos efforts ; résignons-nous à la volonté divine et accomplissons chacun notre devoir. A moi de vous conduire sain et sauf dans notre beau pays de France, à vous de vous dévouer à cette famille qui est devenue la vôtre.

Horace.—N'avez-vous jamais pensé que la perte de l'*Uranie* pouvait être le résultat d'un crime ?

Georges—Ne vous creusez donc pas ainsi la tête et ne vous forgez pas toutes ces chimères.

Horace.—C'est si étrange qu'il ne soit rien resté, absolument rien !...

Georges.—En supposant un crime, il serait resté quelque chose.

Horace.—Quoi donc ?

Georges.—Parbleu ! les coupables qui selon l'usage auraient, depuis quinze ans, trouvé mille occasions de se faire pendre.

Horace.—Oui... vous avez raison.

Georges.—Ce n'est pas la première fois qu'un bâtiment s'est perdu corps et biens, sans laisser aucun vestige après lui.

Un Factionnaire.—Qui vive ?

L'Officier.—Officier de ronde.

Georges.—Ah ! voici des nouvelles !

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN OFFICIER.

Georges.—Vous venez des avant-postes, monsieur.

L'Officier.—Oui, capitaine.

Georges.—Eh bien ?

L'Officier.—La nuit s'est passée à merveille, nos sentinelles les plus avancées n'ont pas signalé un ennemi.

Georges.—Et quel aspect a la plaine ce matin ?

L'Officier.—J'en ai exploré tous les points avec ma longue-vue, et l'examen a été rassurant.

Georges.—Prenez une vingtaine d'hommes et parcourez-la ; ayez soin de fouiller les moindres broussailles, car ces maudits sauvages se cacheraient sous une feuille.

L'Officier.—Comptez sur moi, capitaine ; mais je les crois partis.

Georges.—Je l'espère. Ensuite, vous vous replierez sur mon quartier avec tout votre

monde, et comme le temps est magnifique, nous embarquerons sans retard. Allez. (*L'officier sort. Georges se rapproche d'Horace.*)

SCÈNE III.

GEORGES, HORACE.

GEORGES.—En homme positif que je suis, mon cher Horace, j'attribuais votre préoccupation à une autre cause.

HORACE.—Laquelle ?

GEORGES.—Je croyais que vous aviez eu quelque dispute avec le marquis d'Antas.

HORACE (*après un silence*).—En effet !... Je vous dirai que je suis las d'être traité avec tant de hauteur et de dédain par cette espèce de marquis.

GEORGES.—Entre nous, mon ami, je vous conseille de patienter un peu avec lui. Tenez commençons par baisser la voix.

HORACE.—Pourquoi donc ?

GEORGES.—Ne le voyez-vous pas qui dort là, près de nous ?

HORACE.—Que m'importe !

GEORGES.—Vous oubliez que le navire lui appartient, et qu'il m'a payé pour en prendre le commandement.

HORACE.—Mais qu'est-ce que c'est donc que ce marquis d'Antas ? Je connais toute la noblesse mexicaine et je n'ai jamais entendu prononcer ce nom-là.

GEORGES.—C'est celui d'une famille qui a toujours habité les frontières du nord et s'y est, dit-on, acquis une fortune énorme. Le

marquis d'Antas est un homme étrange qui sème l'or à pleines mains, qui, à défaut d'amis sincères... dont il se défierait, achète des consciences et se fait avec son or des alliés forcés.

HORACE.—Comment ?

GEORGES (*bas*).—Un gentilhomme, un Français... dans un moment de faiblesse et de délire, avait commis une de ces fautes qui détruisent l'honneur et le repos d'une famille... Le marquis d'Antas a acheté les preuves de cette faute, pour tenir le coupable à sa merci et s'en faire un esclave !

HORACE.—Georges !... ah ! c'est infâme ! mais rien ne m'étonne de lui, car malgré son luxe et son titre de marquis, il a comme des allures de bandit. Oh ! je l'ai observé longtemps avec persistance, et je ne crois pas me tromper sur son compte. Regardez-le bien quand il s'éveillera : la main est du vautour, l'œil est du serpent, et la lèvre est de la hyène.

D'ANTAS (*rêvant*).—Doublé... triplé... un million ! une province ! un royaume !... (*Ouvrant les yeux.*) Vertudieu ! on peut appeler cela un vilain réveil !... J'étais à la cour de France, je jouais un jeu d'enfer contre son altesse le régent, et je me retrouve ici, couché sur la dure et bloqué par des sauvages... Dites-moi, monsieur de Laval, en avez-vous au moins fini avec ces démons-là, pendant que je dormais ?

GEORGES.—A peu près, monsieur le marquis.

D'ANTAS.—C'est heureux ! vous y avez mis le temps, capitaine.

HORACE.—Le temps qu'il fallait, monsieur.

D'Antas (*avec ironie*).—Ah ! c'est monsieur Horace de Brionne ? Pardon, je ne vous avais pas vu... Bonjour, monsieur Horace. Au fait, j'avais tort de maudire mon réveil, car je vais être le premier à vous saluer.

Horace.—Il ne me plaît pas, monsieur, de recevoir vos saluts.

D'Antas.—Ah ! vraiment ?... Vous n'êtes guère poli, monsieur Horace.

Horace.—Pas plus qu'il ne faut. (*A Georges.*) Si vous êtes mon ami, laissez-nous seuls.

D'Antas (*à Georges*).—Allez, capitaine, allez.

Georges.—Monsieur le marquis, ménagez-le. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

HORACE, D'ANTAS.

D'Antas.—Vous disiez donc, monsieur.......

Horace.—Qu'il ne me plaisait pas d'être salué par vous.

D'Antas.—Ah ! ça ! mon cher, est-ce une querelle que vous me cherchez, par hasard ?

Horace.—Comme vous voudrez.

D'Antas.—Une querelle !... au saut du lit, si matin que cela, après un rêve sur la cour du régent ?... Me chercher querelle, à moi ?... décidément, vous ne me connaissez pas.

Horace.—Je vous devine.

D'Antas.—En vérité ?... donc vous ne m'aimez point ?

Horace—La première fois que je vous ai vu, monsieur, j'ai senti de la haine pour vous.

D'Antas.—De la haine ?... oui, il y a comme

cela des antipathies soudaines; donc vous auriez beaucoup de plaisir à me tuer ?

HORACE.—J'en réponds !

D'ANTAS.—Mille grâces !... Voyons, je vais vous parler avec calme, car j'ai atteint un âge où l'on ne s'emporte plus, et j'ai eu dans ma vie trop de choses terribles pour m'émouvoir de votre folle provocation. J'ai lutté contre les bêtes féroces, contre des hommes plus dangereux que les lions et les tigres; vous comprenez alors que je ne dois pas avoir peur d'un jeune extravagant qui voudrait me chercher querelle. Allons, ne tourmentez pas ainsi la garde de votre épée ; moi, je ne porte la mienne que pour la forme, comme je porte des gants et un chapeau. (*Coups de feu et cris au dehors.*) Eh bien ! qu'y a-t-il donc ? (*Il regarde au fond.*) Encore une attaque !.. Elle sera chaude et nous coûtera du monde.. Tenez, jeune homme, ne pensez plus à me tuer, faites un meilleur usage de votre flamberge et courez dégager votre ami qui est entouré là-bas par les sauvages.

HORACE.—Georges !... Nous nous retrouverons, monsieur !

D'ANTAS.—Parbleu ! si vous restez tranquille, nous passerons ensemble sept ou huit mois à bord ! (*Horace s'éloigne.*) Il m'a deviné, disait-il.... ces jeunes gens ne doutent de rien... me deviner, moi... comme s'il y avait sur la terre un seul être capable d'épeler une syllabe de mon passé et de découvrir sur la figure du marquis d'Antas un des traits de l'aventurier Carlos ! Tous ceux qui m'ont connu depuis quinze ans, tous ceux qui pourraient dire :

c'est lui, ont disparu... l'océan a englouti la famille de Lascours, le feu a dévoré l'*Uranie* sur une plage déserte, et la foudre en a broyé les derniers débris ; quant à mes complices qui étaient plus dangereux que tout le reste, les trésors une fois trouvés, je me suis débarrassé d'eux l'un après l'autre, et la flèche empoisonnée des Indiens a frappé ceux qu'avaient épargnés les maladies et les torrents... Il a donc réussi, l'aventurier Carlos !... il a tenu trente ans à la chaîne son ambition inassouvie et il la démusèle enfin !... Il va rentrer dans cette Europe, sa patrie d'adoption ; du fond de son désert, il se rue sur la Babylone moderne... il va lui acheter pêle-mêle tout ce qu'elle veut vendre ; et cet homme n'a ni amis, ni famille ; il ne doit à personne ni assistance, ni affection ; il est seul, tout seul, il ne connaît que lui, il n'aime que lui, il est l'égoïsme enchâssé dans l'or !... Place donc à l'homme qui apporte des millions dans chaque main ! place au marquis d'Antas ! place au roi du monde !

SCÈNE V.

D'ANTAS, LUCIEN, LE COMTE, *puis* L'OFFICIER.

LUCIEN.—Encore cette horrible fusillade !

LE COMTE.—N'avançons pas plus loin, Lucien.

LUCIEN.—Et Horace ?... où est Horace ?

LE COMTE.—Il se bat, sans doute.

D'ANTAS.—Monsieur de Brionne aurait pu se dispenser de prendre part à l'action. Nous avions assez de monde sans lui.

Le Comte.—Je ne l'accuse pas, monsieur, car il a fait son devoir de gentilhomme.

D'Antas (*à part*).—C'est de la chevalerie toute pure ! (*A l'officier qui entre.*) Eh bien, lieutenant ?

L'Officier.—Les Indiens sont en pleine déroute.

Lucien.—Et monsieur de Brionne, l'avez-vous vu ?

L'Officier.—Monsieur de Brionne a sauvé la vie au capitaine, et s'est battu comme un lion.

Le Comte.—Et... il n'est pas blessé ?

L'Officier.—Non, monsieur, mais par malheur, nous en avons d'autres qui le sont grièvement. Ils seront ici bientôt.

Le Comte.—Viens, mon enfant, allons leur porter secours. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

D'ANTAS, HORACE, GEORGES.

Horace (*en dehors*).—Le voyez-vous encore. (*Il entre en scène.*)

Georges.—Non, il a disparu dans les rochers.

Horace.—Il aura pris la fuite.

Georges.—Peut-être... Mais tenez, on l'aperçoit de nouveau.

Horace.—Oui.

Georges.—Il gravit la colline.

Horace.—Il vient de ce côté.

D'Antas.—Que regardez-vous donc ?

Georges.—Ce jeune homme, monsieur le marquis.

D'Antas.—Quel jeune homme.

Georges.—Ogarito.

D'Antas.—Ogarito ?

Georges.—C'est un enfant de la tribu sauvage.

D'Antas.—Je vous avais défendu de faire des prisonniers.

Georges.—Mais il est libre.

D'Antas.—Voyons... Que signifie ?...

Georges.—Figurez-vous, Monsieur, la plus bizarre aventure... Les Indiens se retiraient en désordre et nous les poursuivions vigoureusement, lorsque tout-à-coup un jeune homme, au lieu de fuir comme tous les autres, marche vers nous à travers la plaine et au milieu d'une grèle de balles qui heureusement ne l'atteignirent pas. Il vint droit à nous, et ne s'arrêta que lorsqu'il fut dans nos rangs. Son visage est très-calme, et il y avait même comme un sourire de joie sur ses lèvres ; il se mit à regarder avec une attention profonde et une vivacité fièvreuse nos vêtements et nos armes ; puis de temps à autre, il portait brusquement ses deux mains à sa tête : on eût dit qu'il essayait d'en arracher quelque souvenir oublié. Monsieur Horace l'interrogea plusieurs fois, et, chose étrange, il semblait comprendre certains mots ; plusieurs fois même, il remua les lèvres comme s'il eût voulu les répéter... Enfin, j'ordonnai la retraite, je lui fis signe de regagner la forêt, et je me repliai sur ce plateau. Il resta immobile un instant, jeta un long regard vers les montagnes et se remit à nous suivre... Dans quelques minutes, il sera ici.

D'ANTAS.—En effet, c'est très curieux. Et comment savez-vous qu'il s'appelle Ogarito ?

GEORGES.—Les sauvages répétaient ce nom en l'invitant à fuir, et j'ai supposé que c'était le sien.

D'ANTAS.—Ogarito, en indien, veut dire *blé fleuri*, c'est un nom tout à fait poétique.

GEORGES.—Vous savez l'indien, monsieur le marquis ?

D'ANTAS.—Certes.

GEORGES.—Alors, vous pourrez l'interroger.

D'ANTAS.—Volontiers, pour nous divertir un peu.

HORACE.—Le voici.

D'ANTAS.—Voyons cet original.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, OGARITO.

(*Il aperçoit d'abord Georges qu'il examine avec curiosité ; puis voyant Horace, il court à lui et semble le regarder avec bonheur ; il lui saisit la main et prononce quelques mots indiens.*)

OGARITO.—Tayo... iva...

D'ANTAS (*à Horace*).—C'est le nom d'ami, de frère qu'il vous donne. Voyons. (*Il lui prend le bras et le fait se retourner ; Ogarito fait un mouvement de répulsion en le voyant.—A part.*) Qu'ai-je vu ? ces traits !.., Allons, je suis fou... Ce jeune homme a vingt ans à peine, et le capitaine de Lascours en aurait cinquante.

GEORGES.—Eh bien ! monsieur le marquis ?

D'ANTAS (*à part*).—Cette ressemblance est étrange... et ce que j'éprouve à l'aspect de ce

jeune homme est plus étrange encore... Sa vue me torture comme un remords (*Haut*). Allons, allons, il faut le laisser partir.

Horace.—Pourquoi donc, monsieur le marquis ?

Georges.—Ne deviez-vous pas l'interroger ?

D'Antas.—A quoi bon ?

Georges.—Dites-lui quelques mots, je vous en prie.

D'Antas.—Il ne me répondrait pas. (*Il s'approche d'Ogarito qui s'éloigne lui.*) Vous le voyez... décidément je lui déplais ; c'est à vous, monsieur Horace, que reviennent toutes ses sympathies.

Horace.—Mais ne trouvez-vous pas bien étrange, monsieur, cette terreur qu'il semble éprouver à votre aspect.

D'Antas.—Moi ?

Horace.—Tenez, je veux lui adresser une question.

D'Antas.—En indien ?

Horace.—En français, et peut-être me comprendra-t-il, car mon cœur et mes yeux lui parleront plus que mes lèvres.

D'Antas.—Et sur quel sujet monsieur Horace veut-t-il l'interroger ?

Horace (*avec force*).—Sur vous.

D'Antas.—Sur moi ?

Horace.—Pourquoi pas ?

D'Antas.—Faites, monsieur, mais hâtez-vous.

Horace (*joignant la pantomine auxparoles*).—Ogarito, cet homme, est-ce que vous le connaissez ? est-ce que vous l'avez déjà vu ? (*Ogarito semble vouloir s'éloigner de d'Antas.*) Crai-

gnez-vous de vous approcher de lui ? (*Il le conduit près de D'Antas.*)

OGARITO.—Oh ! (*Il s'éloigne en frissonnant.*)

D'ANTAS. — Maintenant que monsieur de Brionne est satisfait, exécutez mes ordres.

HORACE.—Oh ! cependant...

GEORGES.—Après tout, c'est peut-être la curiosité seule qui l'a conduit ici, peut-être donnons-nous à ses gestes un sens qu'ils n'ont pas, ou qui résulte du hasard ?...

D'ANTAS.—A la bonne heure ! voilà un homme raisonnable.

HORACE.—J'emmène ce jeune homme.

D'ANTAS.—Et sur quel navire, je vous prie ?

HORACE.—Sur celui de Georges.

D'ANTAS.—C'est-à-dire sur le mien. Il serait au moins poli de me demander la permission.

GEORGES.—Je vous la demande, moi, monsieur le marquis.

D'ANTAS.—Je la refuse.

HORACE (*à Georges.*)—N'obéissez pas.

GEORGES.—Mon ami....

HORACE.—N'obéissez pas, vous dis-je ! Au nom de votre loyauté, de cette affection que le péril vient de rendre plus sainte encore.

GEORGES.—Mais je suis lié....

HORACE.—Abannonner ce jeune homme, c'est un crime !

D'ANTAS (*à Ogarito*).—Allons ! finissons, partez ! je le veux ! (*Ogarito s'éloigne.*)

HORACE.—Adieu donc, adieu !...

OGARITO.—Dieu !... (*Il montre le ciel à D'Antas.*) Dieu !...

D'ANTAS (*à part*).—Si tu n'es pas une vaine ressemblance, disparais pour toujours ; l'abîme

t'avait rejeté, le désert va te reprendre. (*Au moment de sortir, Ogarito se trouve en face de Lucien et du Comte.*

SCENE VIII.

LES MÊMES, LUCIEN, LE COMTE.

LUCIEN (*poussant un cri de surprise*). Ah !

LE COMTE.—Ciel !

LUCIEN.—Estce une vision ?.., (*Au Comte.*) Regardez !

LE COMTE.—Ces traits.... mais c'est...

LUCIEN.—Ce sont les traits de mou père.

HORACE.—Lucien !

D'ANTAS.—Que dit-il ? (*Ogarito regarde Lucien et le Comte, puis il va de l'un à l'autre et secoue la tête comme pour dire :* JE NE LES CONNAIS PAS.)

LE COMTE.—Est-ce un miracle du ciel ? Qui es-tu, toi qui m'apparais comme un souvenir vivant ? Oh ! parle-moi, parle-moi.

HORACE.—Hélas ! monsieur, c'est un enfant de ce pays sauvage qui ne peut ni vous compendre ni vous parler.

LE COMTE.—Et cependant, c'est toi... c'est bien... (*Avec tristesse.*) Non, j'oubliais ces longues années écoulées ; Lucien, ce n'est pas lui, ce n'est que l'image de ton pauvre père.

LUCIEN.—Oui, mon père.... éclatant de jeunesse comme je le revois dans mes rêves.

D'ANTAS.—Ainsi donc, monsieur Lucien Ogarito ressemble à votre père, à monsieur de Théringe ?

LE COMTE.—Mon fils ne portait pas le nom

de Théringe. Il a toujours porté le nom de son château de Languedoc.

Lucien.—Il s'appelait Raoul de Lascours.

D'Antas (*à part*).—Raoul de Lascours !

Lucien (*au Comte*).—Mais lui qui nous rappelle tout ce que nous avons aimé, nous ne le quitterons pas ; nous l'emmènerons, n'est-ce pas ?

Le Comte.—Certainement.

Horace.—L'emmener, je le voulais, mais le marquis d'Antas s'y est opposé.

Lucien.—Vous, monsieur ! c'est impossible.

Le Comte.—Monsieur, je vous en conjure.

D'Antas.—Monsieur de Laval, éloignez ce jeune homme.

Le Comte.—Monsieur, au nom du ciel.

Lucien.—Grâce !

Horace.—Georges, parlez, que ferez-vous ?

Georges.—Ami, ce n'est ni mon désir, ni mon cœur qu'il m'est permis de consulter ; il y a ici une volonté plus forte que la mienne.

D'Antas (*avec force*).—Et je vous ordonne d'obéir !

Horace.—Arrêtez !... pour la dernière fois, consentez-vous à rétracter cet ordre ?

D'Antas.—Non.

Horace.—Eh bien, Georges, je vais vous rendre libre de n'écouter que le cri de votre conscience. (*Il tire son épée.*) Capitaine Georges de Laval, je vais vous faire seul maître de votre bord.... Marquis d'Antas, si votre épée n'est pas celle d'un lâche, défendez-vous.

D'Antas—Soit ! (*Il dégaine.—Les armes se croisent.*

Lucien.—Arrêtez ! (*Il se jette entre eux.*) Grand-père ! c'est pour nous qu'il veut mou-

rir.... Et toi, Dieu des faibles et des orphelins...

OGARITO.—Ah ! (*Il s'élance vers Lucien et lui met la main sur la bouche.*) Dieu des faibles... et des orphelins....

LE COMTE.—Ecoutez, écoutez !

LUCIEN (*avec force*).—Sauve-nous...

OGARITO (*s'agenouillant*). — Sauve-nous du gouffre qui dévore et du méchant qui tue....

LE COMTE.—La prière que récitait son père... et qu'il a transmise à son enfant !

LUCIEN.—Mon frère ! mon frère ! (*A d'Antas.*) Vous voyez bien, monsieur, que c'était mon frère.

LE COMTE.—Oserez-vous encore ordonner qu'on nous sépare.

D'ANTAS.—Non, monsieur, non. Le marquis d'Antas n'est pas aussi terrible que le suppose cet excellent monsieur Horace. Capitaine, disposez tout pour le départ.

LE COMTE —Oh ! merci, monsieur, merci.

D'ANTAS (*à part*).—C'est une fatalité ; mais je me charge de veiller sur lui.

LUCIEN. — Regrettes-tu de quitter ce pays, de partir avec nous... de voir la France.

OGARITO.—France ! France ! (*Il serre la main de Lucien.*)

D'ANTAS.—Partons !

—LA TOILE TOMBE.—

ACTE IV. LE PACTE.

Un salon du temps de la Régence.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'ANTAS, GEORGES.

(*Au lever du rideau, Georges est assis, pensif, près d'une table ; on frappe plusieurs coups à une porte latérale sans que ce bruit le tire de sa rêverie ; enfin la porte s'ouvre et d'Antas paraît.*)

D'ANTAS.—Monsieur de Laval, je vous salue.

GEORGES.—Ah ! c'est vous, monsieur le marquis ?

D'ANTAS.—Je vous ai dit hier de m'attendre ici, chez le comte, et je vois avec plaisir que vous êtes exact... Je vous reproche seulement de m'avoir laissé frapper sans m'ouvrir...

GEORGES.—Pardon, je n'avais pas entendu.

D'ANTAS.—C'est possible. Du reste, n'oubliez pas que de faire la sourde oreille avec moi, c'est du temps perdu, car j'ai toujours une double clef des serrures et au besoin je les brise.

GEORGES.—Je vous répète, monsieur, que je n'avais pas entendu frapper...

D'ANTAS.—N'en parlons plus... C'est égal, il faut vous soigner, mon cher, votre santé m'inquiète.

GEORGES.—Comment ?

D'ANTAS.—Oui, vous avez mal à la conscience et je ne connais rien de plus malsain que les scrupules. Guérissez-vous de cela.

GEORGES.—Croyez-vous donc que je puisse me résigner à une existence pareille ?... Je ne m'appartiens plus, une main de fer pèse sur moi... Je subis la volonté d'un maître inflexible... Oh ! ne me rendrez-vous jamais ma liberté ?

D'ANTAS.—Votre liberté ? Ingrat ! quand j'ai tant fait pour lui.

GEORGES.—Vous ?

D'ANTAS.—Nous sommes en France depuis deux mois à peine, et vous avez la meilleure part dans les faveurs du régent... Cette haute position, n'est-ce pas à moi que vous la devez ? N'est-ce pas moi qui vous ai placé près de son altesse.

GEORGES.—Pour que je vous y servisse d'instrument et d'espion.

D'ANTAS.—Parbleu ! où serait la nécessité de faire le bien, si l'on n'y gagnait pas ?... Maintenant, parlons d'autre chose, je vous prie, et répondez à mes questions.

GEORGES.—Si je refusais de répondre ?

D'ANTAS.—Allons donc !

GEORGES.—Je refuse !

D'ANTAS.—A votre aise... Un jour, monsieur Georges de Laval, entraîné à de folles dépenses, a, pour se procurer de l'argent, signé un parchemin d'un autre nom que le sien...

GEORGES....Oh ! taisez-vous !

D'ANTAS.—Cela s'appelle un faux, je crois.

GEORGES.—Plus bas, plus bas...

D'ANTAS.—Moi, j'ai acheté ce précieux parchemin, et avant une heure il sera remis au régent.

GEORGES.—Soit ! je serai perdu.

D'ANTAS.—Mais votre perte, c'est la honte de votre nom, le déshonneur de toute une famille.

GEORGES.—Mon père !...

D'ANTAS.—Je vois que vous allez me répondre... Ainsi, depuis son arrivée à Paris, le comte de Théringe croit toujours qu'il habite une hôtellerie louée par vous ?

GEORGES.—Il le croit.

D'ANTAS.—Il ne soupçonne pas la main mystérieuse qui l'enferme comme dans un cercle magique, l'œil qui le regarde agir, l'oreille qui l'écoute parler !

GEORGES.—Non... cependant, ce qui se passe autour de lui commence à lui sembler étrange.

D'ANTAS.—Et vous avez soin, comme je vous en ai chargé, d'éloigner ses soupçons ?

GEORGES.—Oui !

D'ANTAS.—Bien !... Où est monsieur Horace aujourd'hui ?

GEORGES.—Au Palais-Royal où il sollicite une lieutenance.

D'ANTAS.—Je ne m'oppose pas à ce qu'on la lui donne... s'il est sage... dans un régiment des colonies. En attendant, faites, je vous prie, annoncer ma visite à monsieur le comte, et allez chez son altesse attendre de nouvelles instructions. (*Georges sort.*)

SCÈNE II.

D'ANTAS *seul.*

D'ANTAS.—Ainsi je suis parvenu, jusqu'à ce jour, à ne pas perdre de vue Ogarito, le seul

être vivant qui reste des témoins de mon crime !... Mais pourquoi me hait-il ? pourquoi toujours à mon approche, cet œil plein d'éclairs, ce frémissement étrange ?... S'il se souvenait, s'il m'avait reconnu ?... non, non, je suis certain du contraire !... pendant le voyage et depuis l'arrivée, invisible ou présent, j'ai épié le réveil de cette intelligence ; j'ai vu cette pensée se dégager peu à peu des ténèbres, j'ai scruté d'un regard avide cette âme qui s'ignorait encore... et j'en suis convaincu... la vie ne commence pour Ogarito que du jour où les Indiens l'ont trouvé sur le rivage ! Cependant, pour parer à tout évènement, il importe que je garde cette famille sous ma main. Je veux de plus gagner la confiance d'Ogarito, l'attacher à ma personne, le combler de bienfaits, même l'adopter comme mon fils... et... le faire disparaître plus tard, si sa mort est nécessaire à ma sûreté.

SCÈNE III.

D'ANTAS, LE COMTE.

Le Comte.—Monsieur le marquis, j'allais vous faire prier de passer chez moi.

D'Antas.—Puis-je savoir, monsieur, ce qui me valait cet honneur ?

Le Comte.—Je vais vous le dire : A mon âge, monsieur, on n'aime plus les contes de fées.

D'Antas.—Je ne vous comprends pas.

Le Comte.—Que je donne un ordre et je suis obéi sans retard ; que je forme un désir et on le satisfait comme par enchantement ; les

valets qui m'entourent sont autant de génies familiers.

D'Antas.—Cela prouve une bonne tenue de maison.

Le Comte.—Un soupçon m'est venu, monsieur le marquis, et j'ai pensé que vous deviez connaître ce protecteur invisible.

D'Antas.—Mais......

Le Comte.—Vous le connaissez?

D'Antas.—Eh bien !... oui.

Le Comte.—Et cet homme s'appelle ?... Parlez donc, monsieur.

D'Antas.—Il s'appelle Philippe d'Orléans.

Le Comte.—Le régent !... Comment, c'est son altesse ?...

D'Antas.— Oui, monsieur, le régent qui vous a délivré de l'exil et veut vous rendre à la cour de France le rang dont vous êtes digne.

Le Comte.—Mais qui donc son altesse a-t-elle chargé de nous distribuer ses bienfaits ?

D'Antas. Eh bien ! monsieur, son altesse a pris pour intermédiaire votre meilleur ami.

Le Comte.—Mon meilleur ami ?

D'Antas.—Moi.

Le Comte.—Vous ?......

SCÈNE IV.

LES MÊMES, OGARITO, LUCIEN.

Lucien.—Mais viens donc, viens donc, Ogarito.

Ogarito (*entrant lentement*).—Me voilà.

Lucien.—Horace est là sans doute...

Ogarito.—Horace !... (*Il s'avance vers d'Antas qui se retourne et le salue.*) Non !... (*Il s'éloigne de d'Antas.*)

Lucien (*à part*).—Ce n'est pas lui.

D'Antas (*à Ogarito*).—Monsieur ne me voit pas avec plaisir ?

Ogarito.—Non.

Le Comte.—Monsieur le marquis est un étranger. (*A d'Antas.*) Excusez-le.

D'Antas.—Oh ! de tout mon cœur.

Ogarito.—Pourquoi l'excuser ? Ogarito n'a rien fait de mal.

Le Comte.—Mon enfant ! ton rang dans le monde exige de toi certains égards, certaines politesses...

Ogarito.—Etre poli... c'est donc... déguiser sa pensée... D'Antas, ton visage est aimable... tu es bon... Ogarito est heureux de te voir... j'ai été poli. (*Il va s'asseoir.*)

Lucien.—Mon frère !...

D'Antas.—Laissez, laissez-le faire... (*Ogarito se renverse à moitié sur un coussin en s'accoudant sur un fauteuil.*)

Le Comte.—Que fais-tu ?

Ogarito.—Je me repose, père.—C'est ainsi qu'Ogarito s'appuyait au sommet des montagnes pour contempler l'azur profond, l'immensité, l'infini.

D'Antas (*s'approchant*).—Pourquoi paraissez-vous toujours m'en vouloir ?

Ogarito.—Laissez moi !... laissez-moi !...

D'Antas.—Ne me repoussez pas ainsi !

Ogarito.—Il y a des instants où le son de ta voix torture le cœur d'Ogarito.

D'Antas.—Mais enfin, pourquoi me haïssez-vous? je ne vous ai jamais fait de mal?

Ogarito.—Qui sait?

D'Antas.—Comment?

Le Comte.—Ogarito!

Ogarito.—Dans nos tribus sauvages, on croit à une existence antérieure à celle-ci... Eh bien! sans ma foi chrétienne, et si je n'avais pas lu ce livre saint, cette Bible, que tu m'as donnée, frère, je croirais que dans une autre vie, j'ai dû souffrir par lui!

D'Antas.—Quelle pensée!

Ogarito.—Oui, j'en ai la conviction, j'ai déjà entendu cette voix, j'ai déjà senti ce regard peser sur moi... mais où donc, mon Dieu, où donc?

D'Antas (*à part*).—Il est temps!

Le Comte.—Mon fils!... c'est de la fièvre, c'est de la déraison!

Ogarito.—Pourquoi?... ce n'est pas le seul souvenir effacé de l'esprit d'Ogarito.... Enfant, il a reçu les caresses d'une mère, et pourtant il ne se la rappelle pas.

Le Comte.—Quoi! pas une lueur, pas un indice?

Ogarito.—Rien.

Lucien.—Et cette prière, cependant?....

Le Comte.—Oui, cette prière commencée par Lucien, et que tu as achevée, d'où te vient-elle?

Ogarito.—Ogarito la murmurait sans doute quand les Indiens l'ont trouvé évanoui sur la plage; il avait une blessure à la tête, sa raison était morte.... il prononçait des mots que les Indiens ne comprenaient pas; ils emportèrent

l'enfant, loin... bien loin..., et lorsqu'il revint à la vie, un voile couvrait le passé, il n'y avait plus derrière lui que la nuit d'un abîme sans fond.

Le Comte.—Patience, mon fils, Dieu qui t'a conduit vers nous ne laissera pas son miracle inachevé.

Ogarito.—J'attends.

D'Antas (*à part*).—Il ne faut plus personne entre lui et moi.

Lucien.—Et tu es heureux auprès de nous, tu ne regrettes rien du passé ?

Ogarito.—Ogarito se souvient des pauvres Indiens qui l'ont recueilli, il avait parmi eux des amis... il les aimait au milieu de la joie et du rire. Vous, je vous aime bien aussi ; là-bas, il n'avait que des camarades, ici il a un frère, un vénérable aïeul. Oh ! oui, je vous aime.

SCÈNE V.

LES MÊMES, HORACE.

Le Comte.—Comme vous venez tard.

Horace.—J'ai eu ce matin une audience de son altesse.

Le Comte.—Vous avez vu le régent ?

Horace.—Oui, monsieur le comte, et j'ai reçu l'accueil le plus gracieux.

Le Comte.—Il vous a parlé sans doute des bontés dont il nous comble.

Horace.—Non, car, il y a une heure, son altesse ignorait encore que vous fussiez en France.

D'Antas (*à part*).—Diable !

Le Comte.—Est-ce possible ?

Horace.—Elle l'a seulement appris par moi et par la lettre que vous lui avez adressée.

Le Comte (*à d'Antas*).—Mais alors, monsieur, ce que vous m'avez dit...

D'Antas.—Ce que je vous ai dit, monsieur le comte...

Le Comte.—Eh bien ?

D'Antas.—Je m'exécute de bonne grâce, monsieur, et j'avoue... que je vous trompais.

Le Comte.—Ainsi, cette maison, ces domestiques ?...

DAntas.—Tout cela m'appartient.

Le Comte.— Si puissant que vous soyez, monsieur le marquis, vous ne refuserez pas l'explication de votre conduite.

D'Antas.—C'est trop juste... j'ai été touché des malheurs d'Ogarito ; je lui voulais du bien, et prévoyant que votre fierté refuserait mes bienfaits, je vous ai caché la main qui vous les prodiguait. Puisqu'aujourd'hui le secret est dévoilé, permettez-moi de vous faire connaître mes intentions. Ma proposition n'aura, je l'espère, rien de blessant pour vous. J'offre à Ogarito de l'adopter comme mon fils ; n'ayant pas d'héritiers, je le ferai légataire de la plus grande fortune de France.

Ogarito.—Ogarito ne veut rien devoir au marquis d'Antas.

D'Antas.—Ce n'est pas seulement mon amitié, ce sont des trésors immenses, c'est un pouvoir sans bornes que je vous offre...

Ogarito.—Ogarito refuse, ta richesse, ton pouvoir, ton amitié !

Le Comte.—Maintenant, monsieur le marquis, je ne vous dis pas de quitter une maison qui vous appartient, c'est à nous d'en sortir les premiers.

D'Antas.—Je me retire. Réfléchissez encore, monsieur le comte, et si quelque jour, le malheur vient frapper à votre porte.., appelez-moi, je serai toujours prêt à vous tendre cette main qu'on repousse aujourd'hui. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *excepté* D'ANTAS

Lucien.—Horace, il faudra revoir le régent.

Horace.—Oui, oui; mais ce qui presse le plus, c'est de quitter cette maison. Je vous en ai trouvé une autre, et j'ai pris pour vous servir un brave garçon sur lequel je suis sûr qu'on peut compter. Comme j'avais prévu ce qui arrive, je lui ai fait promettre de venir avant une heure; il ne peut tarder maintenant.

Le Comte.—Merci, mon cher Horace; j'ai encore des amis à la cour, et je vais leur écrire pour obtenir par eux l'appui de son altesse.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BABILAS.

Babilas.—Pardon, excuse, la compagnie, j'viens prendre les ordres de monsieur... (*Apercevant Ogarito.*) Ah! ciel de Dieu! ah! Dieu du ciel!

HORACE.—Quoi donc ?

BABILAS.—C'est que... mais non, mais oui !... Bien le bonjour, monsieur... Sauvé ! vivant !... Saints du Paradis ! vous avez donc trouvé comme moi, un brick danois qui vous a délivré des glaces et des ours blanches ?...

HORACE.—A qui donc croyez-vous parler ?

BABILAS.—A qui ? mais au capitaine de Lascours.

LE COMTE.—Vous l'avez connu ?

BABILAS.—J'crois bien !

LUCIEN ET OGARITO.—Mon père ?

HORACE.—Où ?... Parlez...

BABILAS.—A bord de l'*Uranie*, où j'ai été mousse et matelot, pour vous servir.

LE COMTE.—Mais, mon ami, le capitaine de Lascours est mort.

BABILAS.—Mort !... Au fait il était plus âgé qu'ça quand je l'ai connu, il ne peut pas être autant rajeuni en quinze ans... Mais, j'y suis, j'devine... c'est son fils... (*A Ogarito.*) Vous êtes...

OGARITO.—Je ne vous connais pas.

BABILAS.—Vous ne me connaissez pas ?... Allons donc !... Mais je vous connais bien, moi, et vous ne pouvez pas me repousser... ça serait mal, ça serait bien mal, monsieur Robert.

OGARITO.—Robert ! Robert !... Qui a prononcé ce nom ?... Robert ! on m'appelait ainsi quand j'étais tout enfant... C'est le nom... ah ! c'est le nom que me donnait ma mère !...

BABILAS.—Vot' mère, j'sais pas, puisque j'lai pas connue, mais vot'père, le capitaine... quand vous me tiriez le nez et les oreilles... celle-là surtout, qui en est toujours restée un peu plus longue ; quand vous m'appeliez votre

gros chien de Terre-Neuve, quand vous me faisiez aboyer... Et à c't'heure, vous me repoussez, moi, votre pauvre...

Ogarito.—Attends ! attends ! Babilas, n'est-ce pas ?

Babilas.—Il m'a nommé !

Ogarito.—Ah ! la nuit se déchire !... j'ai retrouvé mon enfance !... Oui, Babilas ! (*Babilas aboie ; Ogarito l'embrasse.*) Oh ! parle-moi, parle-moi de mon père !...

Babilas.—Excusez, excusez... c'est que je flageole un peu sur mes vergues... et puis j'étrangle, voyez-vous... Enfin, j'vas faire de mon mieux.

Le Comte.— Remettez-vous, remettez-vous, mon ami.

Babilas.—Oui, capitaine... Ah ! excusez, mon bon monsieur... mais c'est que l'émotion... la joie... je... (*A Ogarito.*) Tenez, pour que je puisse parler, faut que je vous rembrasse ! (*Il l'embrasse.*) Ah ! ça va mieux !... Nous approchions donc du Mexique, et je venais de chanter *La riti*... Vous vous rappelez ben aussi c't'air-là ?...

Ogarito.—Continue...

Babilas.—Alors, pour lors, v'là qu'un gredin pousse l'équipage à la révolte... Votre brave père l'empoigne, le désarme, le renverse... et dame... il allait l'embrocher, quand un autre gueux vous saisit et menace de vous jeter par-dessus le bord.

Ogarito.—Oui, je me rappelle cela... Et c'est à mes supplications que mon père arrêta son bras prêt à frapper... Je crois le voir encore... Oui, je me souviens de ses traits !... O mon père ! mon père !... je vois encore votre déses-

poir quand les révoltés vous abandonnèrent sur l'océan, je sens encore l'étreinte de vos mains lorsque vous m'enleviez au dessus des vagues, lorsque vos bras me déposaient sur ce bloc de glace... j'entends encore votre dernier adieu... car c'est ainsi qu'il est mort, Lucien, gardant tout son sang-froid pour me sauver. (*Il tombe en pleurant dans les bras de Lucien.*)

LUCIEN.—Vous disiez bien que Dieu ne laisserait pas son miracle inachevé.

LE COMTE.—Et l'homme qui avait excité la révolte ?

HORACE.—Le misérable qui a causé la mort de monsieur de Lascours ?

BABILAS.—C'était un nommé Carlos.

OGARITO.—Carlos !

BABILAS.—Vous vous l'rappelez ben, monsieur Robert ?

OGARITO.—Attends !

BABILAS.—Faut-y que j'vous r'fasse son portrait ?...Il avait le teint brun, l'œil noir, les lèvres pincées... (*D'Antas entre à ce moment. Le Comte et Lucien marchent à sa rencontre.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, D'ANTAS.

OGARITO (*reconnaissant Carlos*).—Ah !

BABILAS (*de même*).—Bonté divine !

OGARITO.—C'est lui, n'est-ce pas ?

BABILAS.—Oui.

OGARITO.—Tais-toi ! tais-toi !

BABILAS.—Oui, monsieur Robert.

OGARITO (*lui montrant une porte latérale*).—Entre-là ..

Babilas (*à part*).—Saprelotte ! je ne demande pas mieux ! J'ai si peur que je serais capable de l'étrangler. (*Il s'esquive.*)

Horace (*à d'Antas*).—Vous ici, monsieur...

D'Antas (*au comte*).—Vous excuserez cette démarche, monsieur le comte, lorsque vous connaîtrez le motif qui m'amène...

Le Comte.—Parlez, monsieur.

D'Antas.—Si vous avez des amis dévoués à la cour, monsieur, vous y avez aussi des ennemis puissants, et je viens d'apprendre avec un profond chagrin qu'un grand malheur menace votre famille.

Tous.—Un malheur !

Horace.— Lequel, monsieur? Parlez, car nos ennemis, j'en suis sûr, n'ont rien de caché pour vous.

D'Antas.—Vous vous trompez, monsieur Horace... j'ignore tout... Mais voici monsieur de Laval qui pourra mieux que moi vous instruire.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GEORGES, SOLDATS.

Horace.—Georges!

D'Antas.—Approchez, monsieur de Laval, et dites-nous de quels ordres vous êtes porteur.

Georges.—Monsieur le comte de Théringe et monsieur Lucien de Lascours seront reconduits au Mexique sur un bâtiment de l'Etat...

Lucien.—Un nouvel exil !

Le Comte.—A mon âge, mais c'est la mort !

Ogarito.—Oh ! nous partirons ensemble, père Nous serons deux pour adoucir ton exil.

D'Antas (*qui a pris l'ordre des mains de Georges*).—Hélas, monsieur, l'ordre porte qu'ils partiront sans vous...

Ogarito.—Sans moi ? Non, non, c'est impossible...

D'Antas.—C'est textuel.

Ogarito.—Et lui ? Horace ?...

Horace.—J'attends mon tour.

Georges.—Au nom du roi, votre épée.

Horace (*la donnant*).—Monsieur de Laval, je vous plains... Où doit-on me conduire.

D'Antas.—A la Bastille.

Lucien et le Comte.—A la Bastille !

Horace.—Mais lui !... mon Dieu ! Ogarito ?

D'Antas.—Partez donc. (*Les soldats emmènent Horace.*)

Lucien.—Oh ! grâce, monsieur, grâce !

Ogarito (*bas*).—Tais-toi, tais-toi ! ne lui demande pas grâce, à lui !

Le Comte.—Mon Dieu ! mon Dieu, veillez sur lui. (*Il sort avec Lucien après avoir serré dans leurs bras Ogarito qui est demeuré silencieux et impassible, d'Antas les suit jusque dans l'antichambre.*)

SCÈNE X.

OGARITO, D'ANTAS.

Ogarito (*à part*).—Seul ! seul, au milieu d'un monde nouveau pour moi !... désarmé en face de l'assassin !... Seul, ai-je dit, non, non, le Dieu de mes pères est à mes côtés !... (*Prenant la Bible.*) Ouvre-toi, livre saint que Lucien m'a fait connaître, et conseille-moi... (*Lisant.*) " Isaïe... Dieu m'a protégé sous l'ombre de sa

" main, il m'a mis en réserve comme une " flèche choisie, il m'a tenu caché dans son " carquois, et il m'a dit : Israël, tu es mon " serviteur, tu seras l'instrument de ma jus- " tice "... (*Parlant.*) Oui ! Dieu d'Israël, c'est toi qui m'inspires !... j'accepterai les offres du marquis d'Antas, je m'attacherai à cet homme... je fouillerai dans son passé,... et si tu secondes mes efforts, ô Dieu d'Israël, je serai en effet l'instrument de ta justice... (*D'Antas est redescendu vers Ogarito, qui a fermé la Bible et se relève calme et résolu.*)

D'Antas.—Vous le voyez, Ogarito, vous auriez dû accepter la protection que je vous offrais.

Ogarito.—C'est vrai !

D'Antas.—Je voulais en vous adoptant pour mon fils, vous faire partager ma vie splendide. Vous auriez eu la protection d'un homme assez fort pour braver toutes les inimitiés et toutes les haines, pour écraser du talon tous les obstacles ; assez haut-placé pour que rien au monde ne pût l'abattre !... Ogarito, je vous avais offert cette vie brillante et vous l'avez repoussée : Je vous l'offre encore !...

Ogarito (*une main placée sur la Bible et tendant l'autre vers d'Antas*).—Marquis d'Antas, je l'accepte à présent !

—LA TOILE TOMBE.—

ACTE V. LA JUSTICE.

Une grande et riche galerie soutenue par des colonnes et fermée au fond par des tentures qui en s'ouvrant, laissent voir un parc.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'ANTAS, UN INTENDANT.

D'Antas.—Avez-vous informé Ogarito de notre départ ?

L'Intendant.—Oui, monsieur le marquis.

D'Antas.—Qu'a-t-il répondu ?

L'Intendant.—Il m'a demandé à quelle heure monsieur le marquis comptait partir. Ce soir, ai-je dit, à huit heures. Il s'est aussitôt mis à écrire et m'a fait signe de sortir.

D'Antas (*à part*).—Ecrire... à qui donc ? (*Haut.*) J'ai changé d'avis, ce n'est plus ce soir, c'est dans un instant que nous quittons Paris.

L'Intendant.—Pardon, monsieur le marquis, mais les ordres que j'ai donnés...

D'Antas.—Vous en donnerez d'autres.

L'Intendant.—Mais les relais qu'on a préparés...

D'Antas.—Vous en commanderez de nouveaux.

L'Intendant.—Je crains que ce soit impossible, monsieur le marquis.

D'Antas.—Assez. Si vous voulez rester à mon service, ne répétez jamais ce mot ; payez dix fois, vingt fois, cent fois s'il le faut, mais que je sois obéi. Je pars dans une heure. Allez. (*L'intendant sort.*)

SCÈNE II.

D'ANTAS, *seul.*

D'Antas (*sombre, marchant avec agitation*).— Oui, je veux que nous partions.... Ogarito, je commence à trouver du mystère dans tes démarches ; il faut que je t'éloigne d'avance de ceux que tu ne dois plus revoir... Une fois à l'étranger, tu tomberas victime de quelqu'accident, sans qu'aucun soupçon ne vienne effleurer ma réputation.

SCÈNE III.

D'ANTAS, GEORGES, UN SECRÉTAIRE D'AMBASSADE, PLUSIEURS SEIGNEURS.

Un Domestique (*annonçant*).—Monsieur Georges de Laval, monsieur le secrétaire particulier de Son Excellence l'ambassadeur d'Espagne.

Le Secrétaire.—Nous venons vous faire nos adieux, monsieur le marquis. Le départ de Votre Excellence est un deuil pour chacun de nous.

D'Antas.—Je suis charmé de votre attention, messieurs... J'espère être de retour dans quelques mois ; je ne fais qu'un voyage d'agrément dans le nord de l'Italie.

Le Secrétaire.—Quel bonheur pour vous de pouvoir sans compter semer l'or sous vos pas...

D'Antas.—C'est vrai, l'or je puis le prodiguer à mon gré. Savez-vous comment je me suis fait l'ami de nos plus grands seigneurs

du régent même ? Je joue contre eux... et je perds toujours...

Tous.—Toujours !

D'Antas.—Je perds infailliblement. D'autres corrigent la fortune à leur profit; moi je la corrige au profit de mes adversaires... D'autres trichent pour gagner ; moi je triche pour perdre, au contraire ; et tous ces gens-là m'aiment pour ce qu'ils appellent leur chance contre moi. Et tenez, monsieur le secrétaire de l'ambassade d'Espagne, si vous aviez fait hier ma partie et non celle d'un autre, on ne vous aurait pas gagné habilement dix mille écus !

Le Secrétaire.—Quoi ! vous savez...

D'Antas.—Est-ce que je ne sais pas tout ? Mais qu'a donc monsieur de Laval à se tenir à l'écart ?

Georges.—J'attends que vous soyez moins entouré, monsieur le marquis, pour recevoir vos ordres.

D'Antas.—Mes ordres... (*Les seigneurs causent entre eux.*)

Georges (*bas*).—Monsieur le marquis, est-ce que vous exigez toujours que monsieur de Théringe aille mourir au Mexique ?

D'Antas (*bas*).—Toujours.

Georges (*bas*).—Est-ce que vous ne permettrez pas qu'Horace sorte de la Bastille ?

D'Antas.—Non... mais je vous avais défendu de revenir sur ce sujet, monsieur de Laval, et j'entends que mes serviteurs m'obéissent aveuglément.

Georges.—Je ne suis pas votre serviteur !

D'antas.—C'est vrai.... mes serviteurs sont libres de me quitter et d'agir ensuite à leur

guise... Il n'y a que mes esclaves que je tiens rivés à la chaîne.

GEORGES (*avec énergie*).—Oh ! monsieur ! si jamais je pouvais briser la mienne....

D'ANTAS (*avec ironie*).—Quel plaisir vous auriez à vous venger de moi !.... Je comprends cela, mon cher ; mais vous ne le pouvez pas, vous ne le pourrez jamais... Allons, je reçois vos adieux, messieurs, car j'ai quelques petits détails de voyage à règler. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, *moins* D'ANTAS, OGARITO.

OGARITO.—Ogarito vous salue.(*Tout le monde s'incline.*) Vous serez les bienvenus à la fête qu'il donne ce soir.

LE SECRÉTAIRE.—Une fête ce soir... mais vous ne partez donc pas avec le marquis ?

OGARITO.—Non ; du reste j'espère que le marquis retardera son départ de quelques jours.

LE SECRÉTAIRE.—Nous profiterons avec plaisir de votre invitation. (*Tout le monde salue, se dirige vers le fond et sort.*)

OGARITO (*au Secrétaire.*—Ne partez pas, monsieur. (*A Georges.*) Reste !

SCÈNE V.

OGARITO, GEORGES, LE SECRÉTAIRE, *puis* BABILAS.

OGARITO (*au Secrétaire*).—Monsieur le secrétaire de l'ambassade d'Espagne, j'ai un service à vous demander et peut-être un service à vous rendre.

Le Secrétaire.—Parlez, monsieur.

Ogarito.—Hier, on vous a déloyalement gagné une somme importante, et vous souffrez de ne pouvoir vous acquitter de suite.

Le Secrétaire.—Oui, car j'aurais le droit de châtier celui qui m'a pris pour dupe.

Ogarito.—Cette somme, aucun de vos amis n'a pu vous la prêter ?

Le Secrétaire.—Aucun.

Ogarito.—Attendez. (*Il frappe sur un timbre.*)

Babilas (*paraissant.*) On peut entrer ?

Ogarito.—Approche.

Babilas.—Il n'est pas ici !

Ogarito.—As-tu peur ?

Babilas.—Peur ! moi !.... je crois bien.

Ogarito (*montrant le Secrétaire*).—Monsieur a besoin d'argent.

Babilas.—Ah ! combien qu'y faut à monsieur ?

Le Secrétaire.—Comment, ce garçon !...

Babilas (*avec fatuité*).—Je suis le *banquetier*.. Combien qu'y faut à monsieur ?

Le Secrétaire.—Je ne sais si je dois....

Babilas.—Vous ne devez pas encore puisque vous n'avez pas touché.... Combien qu'y faut à monsieur ?

Ogarito.—C'est.... je crois....

Le Secrétaire.—Dix mille écus.... mais....

Babilas.—Que ça ?.... (*Sortant des rouleaux d'or et des billets de banque de sa poche.*) Voilà.. faites bien vot'compte.... si ça n'est pas assez, parlez. (*Ouvrant sa poche.*) La caisse est ouverte !

Le Secrétaire — accepte, monsieur, parce je suis sûr de pouvoir m'acquitter bientôt.

Babilas.—C'est tout ?... fermons la caisse. (*Il se boutonne.*)

Le Secrétaire.—Mais vous parliez d'un service que je pourrais à mon tour...

Ogarito.—Avez-vous fait venir d'Espagne les renseignements que je vous avais demandés ?

Le Secrétaire.—Les archives de la famille d'Antas ?

Ogarito—Oui... eh bien ?

Le Secrétaire.—Elles sont arrivées à l'ambassade.

Ogarito.—Il me les faut aujourd'hui, ce soir, dans une heure ! voilà le service qne j'attends de vous. C'est une surprise que je ménage au marquis.

Le Secrétaire.—Vous serez satisfait, monsieur.

Ogarito.—Bien.(*Il le congédie du geste et s'approche de Georges.*)

Babilas.—Et d'un !

Ogarito.—Georges, le comte et mon frère doivent bientôt partir pour la terre d'exil ?

Georges.—Dans huit jours.

Babilas.—Saprelotte que c'est court !

Ogarito.—La captivité d'Horace doit durer longtemps ?

Georges.—Toujours, peut-être....

Babilas.—Sapristi, que c'est long !

Georges.—Le ciel m'est témoin que je donnerais ma vie pour les sauver ; mais hélas !... ce n'est pas ma vie seule qni sert d'otage à leur bourreau !

Ogarito.—Je le sais... Babilas....

Babilas.—Voilà !.... faut-il rouvrir la caisse ?

Ogarito.—Non.... ce papier ?

Babilas.—Ah bon ! le voici.

Ogarito (*le présentant à Georges*).— Georges, tu as commis une faute mais tu l'as cruellement expiée.... que le souvenir en soit anéanti... (*Il remet le papier à Georges.*)

Georges (*le parcourant*).—Qu'ai je vu !... vous me rendez ma liberté !.... vous me rendez mon honheur, vous me rendez la vie !

Babilas.—Tout ça dans ce chiffon de papier là ?

Ogarito.—Calmez-vous.

Georges.—Oh ! monsieur, soyez béni pour ce que vous venez de faire ; il y a cinq ans que ce honteux souvenir pèse sur mon cœur... il y a cinq ans que je n'ose plus embrasser mon père, et je suis libre enfin, libre par vous !... Ogarito, je vous appartiens ; qu'ordonnez-vous, parlez ?

Ogarito.—Ami, souviens toi de ceux qui souffrent ; fais selon ta conscience, Dieu te regarde.

Georges.—Je vous comprends, Ogarito, et je cours me jeter aux pieds du régent.

Ogarito.—Va, va ! (*Georges sort par le fond.*) Voici d'Antas.

Babilas.—D'Ant... Ah ! nom d'un foc ! je me sauve ! (*Il sort par le côté.*)

SCENE VI.

OGARITO, D'ANTAS.

D'Antas.—Ogarito, j'avais fixé notre départ pour huit heures, mais si cela ne vous contrarie pas, nous partirons à l'instant.

Ogarito.—Puis-je vous demander quel est le but de ce voyage ?

D'Antas.—D'abord, pour compléter votre éducation, il importe que vous connaissiez les différentes nations de ce continent. Nous visiterons d'abord l'Italie, puis l'Allemagne, puis....

Ogarito.—Il ne me plaît pas de partir à présent, je vous dois quelques explications.

D'Antas.—Sur quel sujet, s'il vous plaît ?

Ogarito.—Je vous dois compte de ce qui se passe dans mon cœur, marquis d'Antas !... mon père a été lâchement assassiné... Vous savez cela, je crois ?

D'Antas.—Oui..., je le sais....

Ogarito.—Oui, je vous l'ai dit, n'est-ce pas ?.... ce crime, je vous le rappelle souvent, bien souvent, mais je ne vous ai pas dit quelle haine implacable, quelle haine de sauvage il y a là contre le meurtrier ; je ne vous ai pas dit vers quelle vengeance je marchais à pas lents, l'œil fixe, retenant mon souffle, sans remuer une feuille, sans déranger un grain de sable comme on se glisse au désert, pour surprendre un ennemi à travers buissons, savanes et torrents.

D'Antas.—Ce regard... ce sourire...

Ogarito.—Vous êtes riche, et j'ai accepté cette richesse pour la mettre au service de ma vengeance. Vous êtes puissant et j'ai voulu me servir de cette puissance pour écraser le coupable. Vous voulez mon bonheur ? celui qui méritera toute ma reconnaissance, c'est l'homme qui arrachera son masque à l'assassin, l'homme qui me l'amènera pieds et poings

liés, pour que je le jette ensuite au bourreau. Marquis d'Antas, voulez-vous être cet homme-là ?

D'ANTAS (*avec effroi*).—Ogarito.

OGARITO (*avec force*).—Appelez-moi Robert de Lascours !...

D'ANTAS (*le regardant avec méfiance*.—Robert de Lascours !

OGARITO.—Oui, Robert !... sauvé par son Dieu du gouffre qui dévore et du méchant qui tue !... Maintenant dites-moi que vous ne voulez pas m'éloigner de Paris pour m'assassiner !...

D'ANTAS.—Eh bien ! Robert de Lascours !... à nous deux !.... et je vous dit que je suis votre maître.

OGARITO.—Mon maître !....

D'ANTAS.—Vous évoquez le souvenir de celui qui n'est plus, et vous oubliez ceux qui sont vivants... vous oubliez tout ce que je peux contre vous, tout ce que je peux contre eux.... malheur à ces deux hommes, le navire qui les emportera bientôt m'appartient.

OGARITO.—Lâche !

D'ANTAS.—Malheur à cet Horace..., votre ami, les portes de son cachot peuvent être murées sur lui.

OGARITO.—Lâche et assassin !

D'ANTAS.—Ah ! vous vous êtes trahi trop tôt, Robert de Lascours !....

UN DOMESTIQUE (*annonçant*).—Monsieur le comte de Théringe ; Monsieur Lucien de Lascours.

D'ANTAS.—Le comte ! Lucien !

OGARITO.—Mon père !.... mon frère !....

LE DOMESTIQUE.—Monsieur le chevalier Horace de Brionne.

D'ANTAS.—Me suis-je donc trahi trop tôt, monsieur le marquis ?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HORACE, LE COMTE, LUCIEN, *puis* GEORGES.

D'ANTAS.—Horace !... ici, chez moi, mais c'est un rêve. (*Il tombe assis dans un fauteuil.*)

OGARITO.—Ah ! je vous revois enfin ! (*Il court au comte qui le repousse doucement.*) Vous me repoussez !

LE COMTE.—Sans une volonté souveraine qui m'amène chez vous, je ne vous aurais jamais revu, monsieur.

OGARITO.—Monsieur !

D'ANTAS.—Une volonté souveraine ?....

OGARITO.—Et vous, Horace, est-ce que vous m'accusez, est-ce que vous me repoussez comme eux ?

HORACE.—Je ne souhaitais pas que ma présence fût un reproche pour vous... je n'ai pas demandé qu'on ouvrit les portes de la Bastille, et il a fallu un ordre formel du régent pour me contraindre à venir ici...

D'ANTAS.—Le régent ! (*A part.*) Mais qui donc a pu lui faire signer cet ordre ?

OGARITO (*regardant Horace*).—Comme il est pâle !.... comme il a souffert ! mon Dieu !

HORACE.—Oui, j'ai bien souffert ; mais c'est ce pacte honteux qui m'a brisé le cœur. Un

homme emprisonnait ou chassait les vôtres, et c'est lui que vous avez accepté pour protecteur...., pour père !....

Ogarito.—C'est vrai !

Horace.—C'est à l'heure de notre persécution que vous avec accepté ses bienfaits.

Ogarito.—C'est vrai.

Horace.—Et pour ses richesses, vous avez renoncé à notre affection, à nous...

Ogarito.—Au nom du ciel, Horace !

Horace.—Oh ! je ne vous accuserai pas longtemps, Robert ; c'est malgré moi qu'ils m'ont rendu à la liberté.

Ogarito.—Et toi, Lucien, est-ce que tu n'auras aussi pour moi que des paroles d'amertume ou de colère.

Lucien.—Je te plains, mon frère, et je te pardonne, et malgré moi, je t'aime ! je t'aime toujours !

Ogarito (*l'embrassant*).—Oh merci ! merci ! (*A d'Antas.*) Eh bien, monsieur, est-ce assez de douleurs, et l'épreuve est-elle achevée ?... Mais dites-leur donc que je ne me suis attaché à vous que la haine et la vengeance dans le cœur !

Tous.—Que dit-il ?

D'Antas.—Prenez garde !

Ogarito.—Ah ! vous croyez que je me suis lié à cet homme parcequ'il est puissant, parcequ'il est riche !...Allons donc ! je suis plus infâme que cela, moi ! J'ai accepté la protection de l'assassin de mon père !

Tous.—L'assassin...

D'Antas.—Vous mentez !...

Horace (*à Ogarito*).—Parlez, expliquez-vous.

D'Antas (*avec menace*).—Pas un mot de plus, monsieur, ou je jure...

Ogarito.—Votre épée, Horace !.... qu'il ne puisse ni appeler, ni s'enfuir... Je veux qu'il m'entende jusqu'à la fin.

Horace (*barrant le passage à d'Antas*).—Je jure Dieu qu'il vous écoutera.

D'Antas (*avec rage*).—Et pas une arme !....

Horace.—Oh ! je vous tuerais, voyez-vous ! je vous tuerais. (*Il pointe son épée sur la poitrine de d'Antas.*)

D'Antas.—Et personne à mon aide !

Horace.—Parlez, Robert, parlez.

Ogarito.—J'ai accepté vos offres de protection, marquis d'Antas, pour épier chacune de vos démarches, pour deviner chacune de vos pensées... pour mieux surprendre vos secrets et reconstruire votre existence passée. J'ai accepté vos richesses afin de pouvoir semer pour découvrir vos crimes, dix fois plus d'or que vous n'en semiez pour les cacher.... enfin, si j'ai saisi la main que vous me tendiez, c'était pour vous entraîner vers l'abîme !...

Le Comte (*pressant Ogarito dans ses bras*).—Mon fils bien-aimé !...

Lucien.—Mon frère !...

Ogarito.—Voilà ce que j'ai fait, et c'est le Dieu d'Israël qui m'a inspiré, et je sens encore son souffle sur mon front !....

Horace (*abaissant son épée*).—Vous êtes perdu !....

D'Antas.—Oh ! malheur à celui qui m'a trahi près du régent !

Georges (*entrant*).—Celui-là, c'est moi, monsieur le marquis.

D'Antas.—Georges !...

Ogarito.—Oh ! ne le menacez pas, monsieur, je lui ai rendu cet écrit dont vous vous faisiez une arme contre lui.

D'Antas.—Qu'il soit libre... Que me font vos accusations ?... Encore une fois, quelles preuves avez-vous ?...

Ogarito.—Attendez, attendez.... Voici tous vos amis, toute votre cour.... vous êtes bien puissant, monsieur le marquis.

D'Antas.—Assez pour vous écraser tous !...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, SEIGNEURS, LE LIEUT.-CRIMINEL, ETC.

D'Antas.—Venez, venez...... (*Apercevant le Lieutenant-Criminel et sa suite.*) Le Lieutenant-Criminel !

Ogarito.—C'est moi qui vous ai appelés, messieurs. J'ai promis de vous livrer l'assassin du capitaine de Lascours.

Tous.—L'assassin.

Ogarito.—Il y a quinze ans, il s'appelait Carlos.

D'Antas (*bas*).—Carlos !

Ogarito.—Aujourd'hui on le nomme le marquis d'Antas.

Tous.—D'Antas !

Le Secrétaire.—Le marquis d'Antas!...... J'apporte ici la preuve que le dernier d'Antas est mort depuis vingt ans !

c'est moi, mon-

: pas, monsieur,
ous vous faisiez

Que me font
e fois, quelles

z.... Voici tous
vous êtes bien

craser tous !...

-CRIMINEL, ETC.

(*Apercevant le*
Le Lieutenant-

us ai appelés,
ivrer l'assassin

s, il s'appelait

e nomme le

d'Antas!......
ernier d'Antas



D'Antas.—Si je ne m'appelle pas d'Antas, qui affirmera que je me sois jamais appelé Carlos ? qui peut dire que j'aie jamais navigué avec la capitaine de Lascours, quand, des passagers et de l'équipage de l'*Uranie*, personne n'a survécu....

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BABILAS.

Babilas. — Personne..... eh bien ! et moi donc ?... bonjour, monsieur.

D'Antas.—Qui êtes-vous ? je ne vous connais pas.

Babilas.—Qui je suis ?... Boniface Babilas, matelot de l'*Uranie*, et je vous reconnais, M. Carlos ! à preuve que vous avez fait tirer sur moi plus de vingt coups de feu sans m'atteindre ; moi, je n'en ai lâché qu'un seul, un petit... (*Il s'approche peu à peu de d'Antas.*) Mais la balle s'est logée là... (*Il lui ouvre brusquement son habit.*) Regardez,... on voit la marque... marquis.

D'Antas (*le repoussant*).—Misérable !...

Babilas.—Hein ! quelle chance que je ne vous aie pas tué de ce coup-là !... on ne pourrait pas vous pendre aujourd'hui.

D'Antas (*hors de lui*).—Perdu !... moi !... moi dont la richesse est sans bornes, perdu... moi dont le pouvoir est sans limites, moi qui pourrais payer des armées et acheter des royaumes, allons donc, c'est impossible ! c'est impossible !...

Ogarito.—Oui, vous tombez au milieu de votre luxe, de cette grandeur, de cette puis-

sance que vous avez crue inattaquable, parce qu'audessus de toute grandeur et de toute puissance, il y a la loi !

D'ANTAS (*écrasé*).—La loi ! (*Le lieutenant criminel fait signe à ses gens de s'emparer de d'Antas, celui-ci relève la tête.*) Eh bien ! je mourrai sans peur, du moins ; faites votre devoir. Marchons ! marchons ! (*Il sort devant les gardes.*)

LE COMTE.—Au-dessus de la loi, mes enfants, il y a la justice de Dieu !

—LA TOILE TOMBE.—

FIN.

